This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

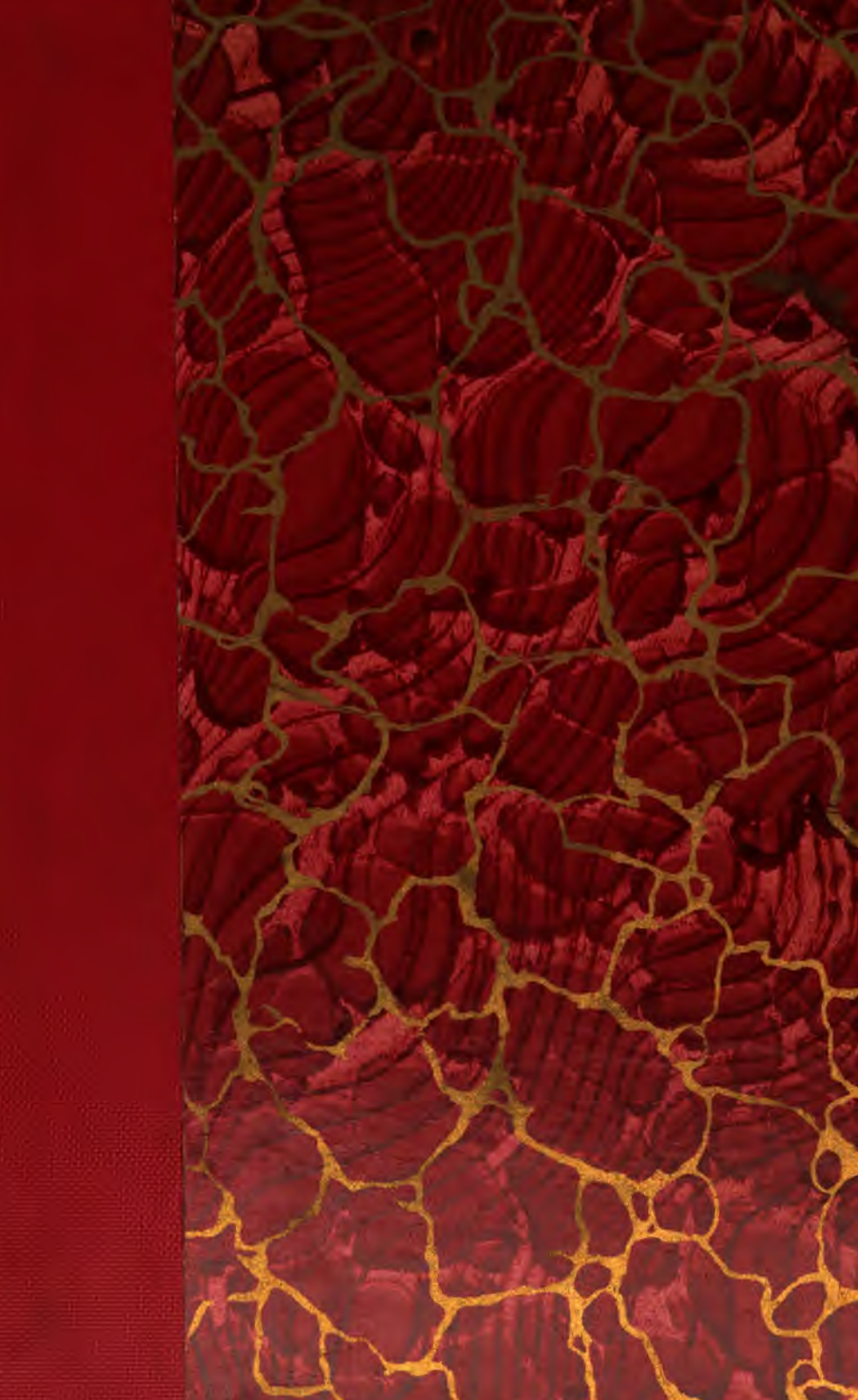
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Vet. Fr. III B. 2205

L'ALEXANDRIADE.

L'ALEXANDRIADE,

POÈME HÉROÏQUE

EN NEUF CHANTS,

Composé l'an 1.er de l'Empire français;

Par GASPARD SORNET, Maître ès arts de l'université de Nancy.

A METZ,
Chez BEHMER, Editeur.

Et se trouve A PARIS,
Chez MONGIE, Libraire, palais du Tribunat, cour des Fontaines, n°. 1.

1806.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 APR 1958
OF OXFORD
LIBRARY

A Monsieur EYRE.

Vous aimez les belles lettres, Monsieur, et vous cultivez les beaux arts avec succès, voilà ce qui me détermine à vous offrir ce faible essai. Puisse-t-il amuser vos loisirs et vous être un témoignage de mon sincère attachement.

Votre serviteur,

SORNET.

AVANT-PROPOS.

Le sujet que vous traitez, m'a-t-on dit, est bien ancien. Qu'importe.... Le Joseph de M. Debitaudé était-il plus moderne?.... J'ai vu la vie d'Alexandre retracée dans mille gravures, en tableaux, et jusque sur des tapisseries. Personne n'a jusqu'ici voulu consigner ses hauts faits dans ses écrits. Je l'entreprends. Lecteur, n'espérez pas que je suivrai dans le poëme le fil des évènemens. J'ai travaillé de mémoire; j'ai étudié les mœurs des Asiatiques et des Grecs; en cherchant à relever le mérite d'un grand capitaine, j'ai voulu donner un apperçu de ma façon de penser sur cette matière. C'est tout mon dessein.

N. B. Les notes avertiront du changement des époques et donneront des éclaircissemens dans le cours de l'ouvrage. On les trouvera à la fin de chaque chant.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Invocation. Portrait d'Alexandre. Sa maladie sur les bords du Cydnus. Transition qui ramène la vie du héros aux tems qui ont précédé la bataille d'Arbel.

Je chante le héros qui fit trembler la terre,
Contre la faible Asie, arma la Grèce entière;
Qui sut venger les arts, avec la liberté,
Et qui faillit atteindre à la divinité. (*a*)
Muse, dis ces exploits, chante son grand courage,
Sa réputation a passé d'âge en âge.
Oui, l'Eternel lui-même a fixé ses destins, (*b*)
Et l'a fait réussir dans ces brillans desseins.
Il sut le reconnaître, il lui rendit hommage, (*c*)
Près du prêtre Jaddus il fut quelque peu sage;
Et sans abandonner le culte des faux Dieux,
Il a su s'élever en atteignant le mieux.
Fais reconnaître ici qu'Alexandre est grand homme,
Et qu'il a surpassé les citoyens de Rome.
Je n'en excepte pas l'illustre Scipion,
Marius et César, et d'autres gens de nom.
Elève d'Aristote et d'un vertueux père, (*d*)
Des Macédoniens, mon prince fut le frère;

Il comptait pour amis presque tous ses soldats ;
Du courageux Achille il suit par tout les pas ; (e)
Ne respectant en lui sa haute destinée,
Et ne la regardant toujours plus fortunée,
Que pour le respect seul qu'à la sainte amitié
Son modèle a gardé ; partageant de moitié
Avec l'heureux Patrocle et la peine et la gloire,
L'amour et les plaisirs, doux fruits de la victoire ;
Ce fut pour soutenir le honteux Ménélas
Que le fils de Pélée affronta le trépas.
Ce fut pour se venger des Mèdes et des Perses,
Qu'Alexandre s'expose aux plus rudes traverses.
Peignons à vos regards ces rois extravagans, (f)
Les fléaux, les tyrans et l'horreur de leurs tems,
Voulant tout écraser du poids de leur puissance,
Dominer, envahir, au sein de l'indolence,
Athènes contre eux tous faisant de vains efforts,
Et Sparte, de ses murs, ne voyant que des morts.
Peignons à leur approche Athènes consternée,
Et sous son bouclier, leur Minerve étonnée
Lorsque pour renverser ces trônes éclatans,
Des enfans de Cyrus, le plus grand des Persans, (g)
La nature en courroux fit naître un Alexandre.
Enfin par le prodige elle sut faire entendre,
Que celui qui naissait vaillant et courageux,
En peu de tems serait plus grand, plus puissant qu'eux.
Un songe, un songe heureux à la mère timide,
Apprit qu'à tous les Grecs il servirait de guide ;
Qu'aux plus fameux guerriers il saurait commander,
Que par tout on verrait ses ennemis céder.

Elle vit dans la nuit un lion effroyable,
Par ses rugissemens se rendant redoutable.
Ce roi des animaux, lorsqu'il est en fureur,
Répand autour de lui l'épouvante et l'horreur.
Tout est pour une mère un fortuné présage,
Et d'un fils désiré, le songe fut le gage.
Sans compromettre ici la docte austérité,
Faisons luire aux mortels un peu de vérité.
Ce qui, pour nos aïeux, était un grand prodige,
Ne nous paraîtra plus qu'un incertain prestige.
Ils étaient asservis à des superstitions,
Obéissans encor à leurs religions.
Mais du Dieu tout-puissant l'immense providence,
Est au-dessus de nous, et garde le silence.
Nous raisonnons, d'abord..., sans déranger son cours;
Elle sait éluder nos subtiles détours.
Auprès d'elle l'on voit l'inflexible justice,
Que jamais les présens n'ont su rendre propice.
La balance à la main, l'œil fixé sur le bien,
Elle ne voit que lui pour régler ce destin.
On voit à ses côtés l'humble miséricorde,
Qui jamais aux ingrats, aux méchans ne s'accorde.
J'entre dedans son temple, où tout saisit mes sens;
On y trouve un grand vase, où brûle de l'encens;
On n'y voit point d'image, aucun être sensible;
On y respire un air aussi pur que paisible;
Des colonnes de goût, quoique sans ornement,
Composent en leur tour, un vaste bâtiment. (*b*)
Il est dedans les cieux, porté sur un nuage,
De la gloire de Dieu, c'est la touchante image.

De Jupin cependant et des autres faux Dieux;
Allions l'influence avec le merveilleux.
De Philippe le fils, lui devait la naissance; (*i*)
Du moins le soutint-il en sa haute prudence;
En parlant des humains, tous sujets à l'erreur,
Disons la vérité pour conserver l'honneur. (*j*)
Alexandre voulant que Jupin soit son père,
Le regarda toujours comme un Dieu tutélaire.
Un jour, sur ses autels, il prodiguait l'encens;
Il en était repris par quelques courtisans.
Sachez, répliqua-t-il, que la parcimonie,
Quand il s'agit des Dieux, est comme une ennemie;
Et lorsque les mortels leur présentent leurs vœux,
Il leur faut des présens qui les approchent d'eux.
L'histoire nous l'a dit: ce n'est point une fable,
Philippe avait acquis un cheval indomptable.
Bucéphal est son nom, l'oracle consulté
Promettait un empire à qui l'aurait dompté.
Mais, parmi les guerriers de la cour étrangère,
Nul ne fut assez vain, nul assez téméraire
Pour monter le cheval qu'anime un noble feu.
Enfin pour l'essayer, il faut un demi-dieu.
Le cheval est nerveux, bien pris, léger, agile,
Toujours en mouvement et rarement tranquille; (*l*)
La couleur presque noire et d'un brun renforcé,
L'œil menaçant et vif, et de rouge cerclé;
Approchez-vous de lui, hérissant la crinière,
Il lancera sur vous un regard de colère;
Il bondit, il hennit, annonce que la mort
Du plus fort écuyer va devenir le sort.

Philippe s'en dégoûte, il consent à le vendre ;
Bucéphal furieux sait par trop se défendre.
Quand Alexandre arrive et va le regarder,
S'approchant, le caresse, et sans plus retarder
Saisit le frein, le pique, et parcourant l'arène,
Revient caracoler au travers de la plaine.
Bucéphal écumant, reconnaît son héros,
Il n'est plus ombrageux, il paraît en repos.
L'heureux Philippe alors, de répandre des larmes,
Il embrasse son fils.... ô moment plein de charmes !
« Des Macédoniens serais-tu donc le roi ?...
» A mon gré le royaume est trop petit pour toi. »
Mais parmi tous les traits qu'on cite à ta louange,
Prince ! j'en rapporte un, digne de ce mélange.
Il est un certain tact, du sage seul connu,
Qui lui fait reconnaître un homme de vertu.
L'amour si séduisant, sur-tout dans le jeune âge,
Qui trouble tous les sens, y porte le ravage,
Sut enflammer le cœur d'un prince généreux ;
A la belle Campaspe il adresse des vœux.
A dix-huit ans bientôt, le cœur plein de tendresse,
Ses yeux bleus et mourans annoncent la molesse ;
Elle fuit les regards de ses nombreux amans,
Leur cache avec grand soin ses moindres sentimens.
Appelles tant vanté, peintre célèbre, habile,
A su toucher ce cœur naguères si tranquille,
Quand mon jeune guerrier cédant à son attrait,
Veut avoir de la belle un excellent portrait.
Appelle est demandé, lors il voit sa maîtresse.
Ah ! c'en est trop déjà pour mourir de tristesse.

.... Elle-même est émue... et prête à se pâmer....
Et qui pourrait trahir celui qu'on sut aimer ?
Le descendant d'Alcide, insensible à l'injure, (*m*)
Respecte en ce moment l'œuvre de la nature. (*n*)
Qui ? moi vous désunir ? ô couple trop charmant.
Campaspe était sensible ! ... elle est à son amant.
Mais c'est parler assez, le noble caractère
De mon prince est tracé; peut-il manquer de plaire ?
Commençons des combats les récits fastueux,
Les triomphes sans nombre et toujours plus heureux;
Faisons voir en un an la perte d'un empire
Entreprise et finie; et qu'en outre on admire.
Les sujets des Persans à leurs nouveaux vainqueurs,
Prodiguant leurs trésors, et leur sang et leurs cœurs.
Cyrus avait conquis l'illustre Babylone;
Un jour il fut vaincu par la reine Amazone,
Dont il a dédaigné la couronne et la main;
Une injure est sensible au sexe féminin.
Il eut pour successeurs des princes qu'on renomme,
Le sage Assuérus, magnifique, économe...
Nabuchodonosor avant vit l'univers,
Voulut l'assujétir et lui donner des fers.
Tyran sauvage, altier, d'une humeur intraitable,
Esprit sombre et rêveur, caractère indomptable;
L'Egypte redouta ses armes, ses exploits,
Et ses voisins tremblans sont soumis à ses lois.
Quand celui qui d'un mot règle la destinée,
Punit par son pouvoir l'arrogance obstinée.
Dans de vastes forêts se croyant animal,
Le prince alla passer son appétit brutal.

Alors, vous eussiez vu sa longue chevelure,
En dérobant ses traits, composer sa parure;
Vous l'eussiez rencontré dans un sombre réduit,
Couché sur la poussière et du très-haut maudit.
Les Perses jusque-là francs matérialistes,
Adorateurs du feu, manichéens puristes,
Reconnurent d'un Dieu l'invincible pouvoir,
Ne voulant de sa loi se faire un saint devoir.
Mais trop énorgueillis de cette connaissance,
L'aveugle fanatisme avec l'intolérance,
Par tout arma leurs bras, à des superstitions
Voulant assujétir les autres nations,
Ils attaquent l'Europe encore dans son enfance,
Prétendent l'éclairer de leur peu de science,
Même parmi les Grecs ils ont des partisans,
Dans la philosophie aussi jeunes enfans.
Mais pour tous les mortels il est un tems propice;
Leur aveugle fureur était une injustice.
La nature en jouant repoussa leurs efforts;
L'immense providence a de plus hauts ressorts:
Des aveugles humains respectant la faiblesse,
Elle agit envers eux avec délicatesse.
Qu'importe pour son but, de l'esprit les erreurs,
Elle prétend sur-tout dominer sur les cœurs;
La douce humanité, la tendre bienfaisance,
L'héroïque courage et la simple innocence,
Voilà ce qui lui plaît et peut seul la fléchir,
Non la subtilité qui doit énorgueillir.
Pour le stérile amas, d'une aveugle matière,
En tous sens agité par le feu, la lumière,

Et le Perse tremblant au seul nom d'Ariman.
Qu'il craint encor bien plus que l'orgueilleux Satan,
Avec le créateur l'égalisant peut-être,
En l'opposant en tout à notre puissant maître,
Ne peuvent l'emporter sur Minerve et Junon,
Diane avec Phébus, et Jupiter Ammon. (*r*)
Darius, empereur, se croit trop grand monarque
Pour armer contre un Grec, repousser son attaque.
Il séduit ses sujets, mettant sa tête à prix,
Avec un peu d'argent il vainc ses ennemis.
Et qu'importe après tout, ou l'honneur ou le crime,
A celui qui de droit immole sa victime.
Attaquer un tyran est toujours un forfait,
Et d'un pauvre ennemi, heureux qui se défait.
Sur les bords du Cydnus, fleuve frais et limpide,
Arrive le héros que sa vaillance guide.
Dans les jours de l'été, vaincu par la chaleur,
Il est comme accablé d'une incroyable ardeur;
On voit, de ses cheveux, couler sur son visage
L'abondante sueur, signe de son jeune âge;
Il enlève son casque ombragé d'un cimier,
Il ôte son écharpe avec son bouclier:
Croyant donner à tous l'exemple salutaire,
D'un cœur sans vanité, d'un esprit débonnaire,
Il entre dans le bain; lors il sent la fraîcheur
De l'onde qu'ombrageait un bois sur la hauteur.
Tous ses sens sont saisis, une pâleur mortelle
Se répand sur ses traits, et la porte éternelle
Semble s'ouvrir pour lui, ravissant en un jour
A ses soldats émus l'objet de tant d'amour.

Ainsi, dans un jardin paraît la belle rose,
La reine du parterre, avec soin on l'arrose;
Quand tout à coup survient l'abondance des eaux,
Qui la faisant pancher, l'enlève à ses rameaux.
Cependant on s'empresse, on enlève Alexandre,
Il est dedans sa tente, il ne peut rien entendre;
Pâle et défiguré, dans les bras de la mort,
Que de pleurs, de sanglots, doit arracher son sort!
... On perd le souvenir de sa première gloire;
A son chevet on voit expirer la victoire.
D'aucun feu le soldat ne se sent entraîné,
Autour de lui tout pleure ou paraît consterné.
Telle fut de Junon la maligne influence,
Jusqu'au bout poursuivant sa cruelle vengeance:
Un petit fils d'Hercule enfant de Jupiter,
Réveille la fureur de la reine de l'air.
A qui donc recourir dans cette conjoncture,
Pour les Grecs réunis quelle funeste aventure!
Du divin Esculape on attend du secours,
Mais c'est toujours un triste ou pénible recours.
De l'or de Darius le sage alors s'alarme;
Si je ne réussis, l'ennemi me désarme.
On dira que séduit par un vil corrupteur,
Je trahis à-la-fois et mon art et l'honneur.
Philippe cependant, compagnon de l'enfance, (*u*)
Du prince qui se trouve en telle doléance,
Va trouver le malade et s'offre à le guérir:
Il a quelque savoir, il compte réussir.
Des sucs les plus puissans il compose un breuvage,
Et sans prendre un aspect sombre, dur ou sauvage,

A son jeune héros il court le présenter.
Celui-ci prend le vase, et sans plus retarder,
De cette médecine a fait un noble usage,
Et de sa guérison accepte le présage.
Aussitôt il fait lire à son nouveau docteur
L'écrit qu'il a reçu de son ami de cœur.
L'amitié quelquefois, par sa délicatesse,
Nous rend par trop crédule et touche à la faiblesse.
Parménion craignait pour son fidèle ami,
Qu'en cherchant un sauveur, il trouve un ennemi.
Philippe lit la lettre et d'un ton d'assurance,
Ah! seigneur, je vous ai grande reconnaissance
De m'avoir cru d'abord incapable de mal,
Non corruptible à l'or, cet odieux métal;
Mais déjà la santé brille sur le visage
D'Alexandre-le-Grand; ainsi l'affreux orage
Répand par-tout l'horreur..... et la pâleur du ciel,
Fait douter quelquefois de son ordre éternel,
Quand un vent bienfaisant, dissipant la nuée,
Montre à tous les regards la nature animée.
On voit dans les jardins reparaître les fleurs
Etalant à nos yeux les plus vives couleurs.
Des oiseaux rassurés on entend le ramage,
Ils volent à l'envi sous un épais feuillage.
Le soleil va briller d'un éclat tout nouveau;
L'aspect d'un heureux jour le rend encor plus beau.
Tout le camp retentit de grands cris d'alégresse,
Les soldats s'embrassant dans la plus douce ivresse.
Le Thrace, le Crétois, le Macédonien,
L'Illirien choisi, Triballe, Agrianien,

Tous

Tous ne poussent qu'un cris et tous n'ont plus qu'une
ame,
L'amour de la victoire et l'espoir les enflamme;
Ils se reprochent tous d'avoir douté des dieux:
L'oracle s'accomplit, nous serons tous heureux.
Aussitôt Sardes vint à leur lente mémoire,
C'est-là qu'un prince heureux et tout couvert de
gloire,
D'un coup de son épée a tranché le lien
Qu'on renomme par-tout, appelé nœud gordien.
Alexandre en ce jour, dans la plaine voisine,
Indique la revue. Alors sa haute mine
Ranime le courage, et le moins valeureux
Se promet des exploits et se croit vertueux.
Non, ce n'est point le luxe et l'éclat des richesses
Qui sont chez le soldat un signe de prouesses.
Le Grec armé de fer et bien discipliné,
Terrasse le Persan, d'or et de pourpre orné.
Mais déjà je m'emporte, et vais suivre l'histoire,
En consignant des faits au temple de mémoire.
Interrompons le fil de tant d'événemens;
S'il se peut, à vos yeux, pressons tous les momens.
Muse conduis mes pas à travers les abymes,
Peins à tous les regards des instans plus sublimes;
Tu sais que d'Apollon, l'art souvent dangereux,
Quand il n'étonne pas paraît trop langoureux.
Ainsi dans les forêts est la monotonie,
Leur silence profond parle-t-il au génie ? (v)
Mais lorsque l'on rencontre un énorme rocher;
Fait pour épouvanter l'intrépide nocher, (x)

Lorsqu'on va découvrant un site pittoresque,
Qui par-tout est piquant sans être gigantesque,
On jouit un moment, et tous les sens émus
Sont à-la-fois frappés et n'ont rien de confus.
J'ai vaincu Darius; Alexandre à sa mère (*y*)
Va donner les détails d'une cruelle guerre.
La reine les demande au héros fortuné, (*z*)
Qui pour tout son bonheur lui paraît être né.
Elle éprouva déjà l'effet de sa clémence
Et connoîtra bientôt où s'étend sa puissance.

NOTES DU PREMIER CHANT.

(*a*) On sait que les anciens ont mis plusieurs héros au rang des demi-Dieux; qu'on a décerné l'apothéose à plusieurs empereurs Romains.

(*b*) Le prophète Daniel a annoncé la grandeur future d'Alexandre dans cette vision fameuse où il parle des quatre empires de l'Asie.

(*c*) Alexandre envoya des présens au temple de Jérusalem.

(*d*) Philippe de Macédoine, père de mon héros, ne fut point sans mérite; il eut un terrible adversaire dans Démosthène, athénien célèbre par son éloquence. Philippe a passé dans son siècle pour un profond politique.

(*e*) Alexandre entrant dans l'Asie vit le tombeau d'Achille, qu'il arrosa de ses larmes,

enviant son sort ; parce que, disait-il, il eut pendant sa vie un ami fidèle dans Patrocle ; après sa mort, Homère pour chanter sa gloire.

(*f*) Il paraît que les Perses ont mis du fanatisme dans leur esprit de conquêtes, foulant les temples, soutenant que la divinité ne pouvait s'y renfermer.

(*g*) Cyrus fut sans contredit un grand homme, et l'écriture en dit trop de bien pour qu'on puisse élever des doutes sur ses vertus.

(*h*) Cette description du temple de la providence est comme un songe du poëte et ne doit pas être regardée comme de pure imagination.

(*i*) Alexandre étant un Héraclide, pouvait par Alcide s'appeler fils de Jupiter.

(*j*) L'erreur d'Alexandre-le-grand, dans sa prétention à la divinité, doit être attribuée à l'esprit de son siècle. L'historien Joseph rapporte qu'un descendant d'Hérode fut puni bien sévérement d'avoir cru aux flatteurs qui lui persuadaient une pareille folie.

(*k*) Philippe, roi de Macédoine, eut soin de l'éducation de son fils ; le prince des philosophes Grecs fut son précepteur.

(*k*) Le cheval Bucéphal montra beaucoup d'attachement à son maître, on dit qu'il baissait les deux genoux de devant pour se laisser monter par le Roi.

(*m*) C'est à ce titre qu'Alexandre voulait entrer à Tyr pour sacrifice à Hercule.

(*n*) Un véritable attachement est une consonance entre deux êtres, qui ne peut provenir que de la nature, et que les grandes ames savent toujours respecter.

(*p*) La reine des Massagettes fit Cyrus prisonnier, au rapport de quelques historiens, et le crucifia. Je crois cette version apocryphe.

(*q*) Des auteurs prétendent que ce second Zoroastre ayant eu connaissance des livres saints, établit sur leur fondement une nouvelle doctrine qu'il fondit avec le magisme.

(*r*) Le paganisme avec toutes ses absurdités paraît moins révoltant aux bons esprits, que le système des matérialistes et celui des manichéens. *Ad vos lectores.*

(*s*) Darius se faisait nommer le roi des rois et pouvait passer pour le maître de l'Asie; mais il ne devait pas étendre ses droits sur les autres continens.

(*t*) Se croyant le roi des rois, il prétendait régner sur les autres, et quand ils s'opposaient à ses caprices, à ses yeux ils étaient des séditieux.

(*u*) Cette morale est détestable, tout ce qui n'est point juridique est un assassinat.

(*v*) Philippe non le roi, mais le médecin.

(*w*) Le silence des bois ne parle qu'au cœur des amans, parce qu'il entretient leur rêverie.

(*x*) Par tout où l'on trouve un rocher, on songe au liquide élément; il semble qu'un rocher soit l'effet de quelque bouleversement.

(y) C'est ici la transition annoncée dans l'argument. On ramène Alexandre au moment où il retrouve la reine Sigigambis, après la conquête d'Egypte.

(z) La mère de Darius convenait qu'Alexandre était fait pour régner.

SECOND CHANT.

ARGUMENT.

Le roi raconte à la mère de Darius son voyage au temple de Jupiter en Afrique ; et rangeant les événemens d'après leur importance, il lui parle de la conquête de l'Egypte, et finit par le récit du siège de Tyr.

Sous un pavillon verd, dans le plus grand silence
A Sigigambis, la reine et sa noble assistance,
D'Alexandre-le-grand attendaient le retour.
Il arrrive à la tente, et sans plus de détour,
« Vous m'avez demandé, maîtresse de l'Asie,
» Que je vous fasse ici le récit de ma vie.
» Hélas je ne veux pas retracer vos malheurs,
» Il ne m'appartient plus d'accroître vos douleurs;
» Mais je dois dire un mot de l'Egypte conquise,
» De la superbe Tyr à mon seul nom soumise.
» Vous verrez cette ville, ivre de sa puissance,
» Porter au dernier point l'orgueil et l'insolence;
» Oser, à son secours du fier Carthaginois, (*b*)
» Appeler les enfans en invoquant les lois;
» S'étayer sans pudeur de l'affreux fanatisme;
» Avec impiété, porter le despotisme
» Jusqu'au-dessus des Dieux, même les enchaîner,

» Dans leur ruine avec eux voulant tout entraîner:
» Ainsi de ces marchands la coupable avarice
» A creusé sous leurs pas un affreux précipice.
» Mais permettez d'abord qu'à Jupiter Ammon
» J'attribue aujourd'hui ce que j'ai de renom.
» A travers les déserts, les sables de l'Afrique,
» J'ai cherché de ce Dieu le temple saint antique.
» Lorsque le matelot est de sur l'océan,
» (C'est cette mer immense apperçue au ponant.)
» De revoir cette terre il perd toute espérance;
» Il ne voit que le ciel, il est sans assurance,
» Au-delà de ces flots il n'a point vu de port,
» Surpris par la tempête, il n'attend que la mort.
» Tel est des Lybiens la vaste solitude,
» Qu'on ne parcoure pas sans quelque inquiétude. (*d*)

Au bout de quelques jours nous vîmes cependant
Un bouquet de verdure, et vers notre occident
Nous arrivons le soir. L'aspect de la nature
A changé tout-à-fait et repris sa parure.
On apperçoit des bois, les plus beaux orangers,
Des jardins somptueux près de féconds vergers:
Ce sont de nos aïeux les belles Hespérides,
Dont n'approchent jamais les dures Euménides.
Au haut d'une colline est un temple éclatant,
Dont le dôme est en or, au loin resplendissant;
Les colonnes en marbre et d'une architecture
Dont le Perse et le Grec méconnaît la structure. (*e*)
J'entrai sous ces parvis avec tous mes présens,

Les prêtres de mes mains reçoivent de l'encens.
L'un d'eux que son grand âge a rendu respectable
D'un air majestueux, imposant, vénérable,
Vint pour m'offrir la main, m'embrasse tendrement :
« Mon fils, je suis heureux de vous voir un moment.
» Depuis longtems Phœbus, le Dieu de la lumière,
» M'apprit qu'avant la fin de ma longue carrière,
» Je verrais un guerrier, illustre, généreux,
» D'Alcide, demi-Dieu, rejeton glorieux.
» Ce guerrier, sous ces lois doit asservir le monde ;
» Rien n'échappe, ô mon fils, à la science profonde.
» Pendant que vos soldats ici reposeront,
» Et qu'à fléchir les Dieux, ils se prépareront,
» Vous irez consulter de Cumes la Sibile, (*f*)
» Elle sait l'avenir, c'est une femme habile ;
» J'ai préparé la barque et vous allez partir :
» Déjà l'onde s'appaise et le tems va fraîchir.
Il me conduit alors dans un antre sauvage,
On prépare un repas, des gâteaux, du laitage,
De ces climats brûlans, les fruits délicieux,
On verse dans la coupe un vin digne des Dieux.
Puis nous nous embarquons sur la nefe légère,
Diane dans l'instant de ces feux nous éclaire.
J'examine la barque en beau bois de cyprès,
Les cordages en soie ainsi que les agrès ;
La voile est tout de laine et de pourpre éclatante,
Le pavillon en or et sa flamme flottante,
Par-tout autre vaisseau nous fera respecter.
Les vents impétueux semblent nous emporter,
Dans quatre jours j'arrive aux côtes d'Italie,

Où régna Saturnus exilé de l'Asie. (*g*)
Là Sibile attendait, ô fortuné destin!
Elle nous reconnut quoique dans le lointain,
Se jettant à mes pieds, et me traitant en maître,
Dans son trouble elle peut à peine se connaître;
Ainsi la jeune amante attendrait un époux,
Que son père inflexible et rempli de courroux,
Aurait éloigné d'elle avec un artifice:
Lui-même enfin succombe et sa lâche malice,
Perdant au même instant sa force et ses effets,
Des amans réunis, rend les cœurs satisfaits.
Sur l'horison sitôt s'élève un noir nuage,
Il porte dans ses flancs le tonnerre et l'orage,
L'éclair sillonne l'air et des éclats bruyans,
Nous rendent tous les faits encor plus imposans.
Fuyons, dit l'étrangère, et cherchons un asile,
J'étais très-fatigué, j'avais le cœur débile.
D'un peuplier voisin elle arrache un rameau,
Il me sert de support: lors d'un transport nouveau,
Je me sens agité, le temple de Cybelle
Se présente à mes yeux, cette scène nouvelle,
Dissipe mes esprits; déjà l'obscure nuit
Dérobe à nos regards les dehors du réduit;
Nous traversons dans l'ombre un large vestibule
Ephestion me suit, et le désir me brûle.
Nous entrons dans l'enceinte, où mille lampions
Font luire le cristal par leurs réflexions. (*h*)
Euménis (c'est le nom de cette enchanteresse)
Me présente un sopha, séjour de la molesse.
Reposez-vous ici jusqu'au lever du jour,

TAYLOR INST. - OXFORD

Ecartez, s'il se peut, les soucis de l'amour.
Vous saurez les secrets de la bonne déesse,
Protégeant la vertu, sans haïr la tendresse.
Versant alors du vin dans un vase en cristal,
Buvez, mon fils, dit-elle, il ne fait point de mal.
J'accepte le breuvage et ses soins bienfaisans,
Aussi-tôt le sommeil s'empare de mes sens.
Lors je vis en un songe un Dieu m'apparaître,
» Garde-toi, me dit-il, du flatteur et du traître;
» Je vais te présenter tous les vaillans guerriers,
» Qui sur tes pas un jour cueilleront des lauriers.
Tiens, voici Scipion, Marius et Lucule,
Pompée avec Silla, puis César ton émule.
A ces soldats fameux, nés parmi les Romains,
Succéderont bientôt leurs vainqueurs, les Germains.
Vois le fier Pharamond, l'auguste Charlemagne,
Faisant porter le joug à toute l'Allemagne;
Vois Godefroi, domptant d'autres Phéniciens, (*i*)
Et Louis prisonnier chez les Egyptiens; (*j*)
Vois François le Courtois, que rien ne peut abattre; (*k*)
Vois ce preux chevalier le fameux Henri quatre.
Je remarquai leurs traits et leur noble maintien,
Je voulais avec eux avoir quelque entretien.
Lorsque de sur les monts d'une île peu connue,
Je vis un autre Mars; la vision imprévue
Livra là quelque tems mon ame au désespoir;
Je voulais et n'osais encore la revoir.
Lors j'entendis la voix de mon souverain maître,
Du destin, ou plutôt celle du premier être,

Disant, c'est Bonaparte, aux humains satisfaits,
Rendant par son courage et l'honneur et la paix.
Puis je vis le pontif de ce Dieu grand terrible,
Tout revêtu de blanc, d'un air doux et paisible,
M'offrir une couronne, et mettre entre mes mains
Le sceptre tout puissant qui régit les humains.
Alors, le lendemain, j'offris mon sacrifice,
Et vis que la fortune par-tout était propice.
En trois jours je revins à Jupiter Amon,
Où mon heureux vieillard me fit un nouveau don :
» Voilà trois javelots dont tu feras usage,
» Si la nécessité te presse davantage.
» Tu partiras demain : dans ces vastes forêts,
» Ombrageant à l'entour ces fertiles guérets,
» Tu verras le lion, le tigre, la panthère,
» Presque aussi dangereux que le cruel cerbère;
» Tu vas reprendre là cette heureuse valeur
» Qui t'a fait renommer pour un homme de cœur.
J'entends, le lendemain au lever de l'aurore,
Au loin sonner la trompe, écho répète encore
Ses sons accentués qui remplissent d'espoir,
Et puis les cris des chiens; nous allons en revoir,
Leurs cris n'ont pas trompé notre heureuse espérance,
On accourt sur leurs pas, un piqueur me devance.
Sur un cheval arabe, on me place soudain;
Je vole à la forêt, et la pique à la main,
Je parcours ses arpens, nous formons une enceinte,
On ramène à mes pieds une panthère atteinte.
Elle veut s'élancer: j'essaie un javelot,
Arrêtant mon cheval qui marchait au grand trot.

De ses rugissemens les antres retentissent,
Mais nos chasseurs d'accord, bientôt se ralentissent.
L'un d'eux saisit le monstre, il enlève sa peau,
Et c'est pour Alexandre un vêtement nouveau.
Je reviens en Egypte, où s'élève une ville, (*l*)
Qui portera mon nom, l'habitant y fourmille.
Je quitte enfin le Nil, pour vous parler de Tyr,
Madame, où vous verrez s'accomplir mon désir.
Je n'avais nul dessein d'en faire la conquête,
Je voulais seulement y donner une fête,
En l'honneur du héros que l'on dit mon aïeul. (*m*)
Mais le peuple insolent, rempli d'un fol orgueil,
Insulte aux députés en leur faisant outrage;
A l'instant je sentis mon cœur rempli de rage.
J'appelle auprès de moi les Macédoniens,
Eh quoi! souffrirez-vous que ces vils Tyriens,
Qui de tous leurs vaisseaux peuvent tourner les rames,
Sans savoir pour cela se servir de leurs armes,
Rient de nos exploits. O soldats conquérans!
La victoire est à vous, vous êtes ses enfans.
Je rassemblai dès-lors une force navale,
Et courus attaquer la porte principale.
Puis voulant asservir l'inconstance des eaux,
Je construis une digue au beau milieu des flots (*n*).
Tyr est bien située, et peut trop se défendre;
C'est une ville enfin qui ne doit pas se rendre.
La mer en se gonflant s'approche de ses murs,
La rend inaccessible, et ses remparts sont sûrs;
Cette ville intraitable arme donc sa jeunesse:

Adieu tous les plaisirs, l'amour et la molesse.
On entend retentir le marteau sur l'airain,
On aiguise le fer qui rend l'homme inhumain.
Déjà on a construit de nombreuses machines,
Pour venir jusqu'à nous on va creuser des mines.
Tout était contre nous, jusques aux élémens,
Les flots tous courroucés, des vents les sifflemens;
Au milieu de nos cris, le plus affreux tonnerre
Semble avec l'ennemi nous déclarer la guerre.
Tous nos nombreux travaux par les mers engloutis,
N'offrent plus aux regards que de lointains débris.
On retourne à l'ouvrage, on reprend l'espérance,
Mais ils sauront bientôt lasser notre constance.
J'entends sonner l'alarme, et je vois éperdu,
L'Arabe formidable en mon camp répandu.
A ces nouveaux brigands, je veux donner la chasse,
A quel prix que ce soit, j'entends qu'on s'en défasse.
Mais ma colère est vaine et mes chefs sont muets,
Il semble que je parle à des soldats défaits.
Je résolus dès-lors de me venger moi-même,
Je vais paraître roi, je ceins mon diadême.
On sonne la trompette, et montant Bucéphal,
Je montre dans le camp que je suis général;
Des soldats dispersés je rassemble l'élite,
Je sors de la tranchée avec nombreuse suite,
Nous allons poursuivant les enfans d'Ismaël,
Courons donner des fers à ce peuple rébel.
Je les joins, je les bats, et l'Arabe volage
S'enfuit dans les déserts en perdant l'avantage.
Ainsi lorsque des chiens trompés par le veneur,

N'entendent plus sa voix et sont loin du chasseur,
Sur de pauvres brebis ils dirigent leur course,
Le troupeau fuit errant et paraît sans ressource;
Quand le berger fidèle et que rien ne surprend,
Donne la chasse aux chiens qu'un autre ne défend,
Le fouet à la main les poursuit et les lance;
L'animal va criant cacher son indolence,
Au fond de la forêt, dans les sentiers des bois.
La frayeur le saisit, le réduit aux abois,
Je revenais à Tyr; mais pour moi plus d'ouvrage,
Mon pont est englouti par un affreux orage;
Mes soldats ont péri consumés par des feux
Qu'a produit de l'enfer le séjour ténébreux.
Du sombre Tyrien l'odieuse malice,
Au fer a joint encor le brûlant artifice.
Un amas de bitume et de souffre enflammé,
Eloigne mes soldats, tout paraît désarmé...
On est découragé... L'avouerai-je, madame,
L'incertitude là s'empara de mon ame;
Je me cherchais moi-même et ne me trouvais pas;
Je voulais renoncer à de nouveaux combats.
Neptune, m'écriai-je, est-ce toi qui m'inspire?
Aux cruels Tyriens tu livres ton empire.
J'avais dit, quand portant sur les mers un regard,
Je vois dans le lointain, et comme par hasard,
La flotte Cyprienne, et près de moi Craterre (*p*)
M'assure que Cléandre a déjà touché terre.
Je courus à ce roi, dans mes embrassemens,
Témoigner de mon cœur tous les contentemens.
Trop heureux descendant de Vénus la plus belle,

Ici tu fus conduit par l'heureuse immortelle :
Viens sous mon pavillon reposer aujourd'hui,
De tes concitoyens toi le fidèle appui,
Dans mon camp pour trois jours je commande une fête,
Qu'on se livre au plaisir, oubliant la conquête ;
Demain le prix du char, puis celui des jouteurs,
Et le troisième enfin sera pour les tireurs.
Mon hôte est satisfait et le festin s'apprête ;
Il n'est donc plus pour nous de honteuse défaite.
La nuit nous nous livrons aux douceurs du repos,
Et mes soldats dès-lors ont oublié leurs maux.
Le lendemain matin ; l'aurore aux doigts de roses
Du ciel ouvre la porte, et nos célèbres causes
S'agitent dans le camp. Lors les guerriers fameux
Entrent dedans ma tente, où toujours généreux,
Je propose les prix qui suivent la victoire,
Et pour deux chaque jour je prépare une gloire.
L'un des prix, un tableau d'un Lapithe vaillant,
Disputant au festin le centaure sanglant,
Sous leurs pas on croit voir les tables renversées,
Les coupes pêle-mêle, et comme dispersées ;
Il semble qu'on entend des assaillans les cris,
Et l'affreuse rumeur succédant à leurs ris.
Le second représente Hélène au beau visage,
A qui Pâris en pleurs offre son tendre hommage ;
Il est à ses genoux, et l'adroit séducteur
Semble toucher la belle et lui ravir le cœur.
Pour le second combat, les prix que je destine :
Sont deux boucliers d'or avec la javeline,

Sur l'un on a gravé le plus brillant soleil,
Avec cette devise : A nul autre pareil.
L'autre porte un croissant dont le fond argenté
De la lune en naissant peint la variété ;
Le croissant entouré de nombreuses étoiles,
Vous semble de la nuit dissiper tous les voiles :
Il porte pour devise : O mortel que j'éclaire,
Sois brave en tous les temps, mais jamais témé-
raire.
Pour le dernier combat, deux coupes de cristal,
Avec la garniture et d'un prix sans égal.
De perles la première est par-tout entourée;
De rubis, de saphir, la seconde est parée.
On choisit la carrière, et l'on place les bancs
Où tous les spectateurs occuperont leurs rangs,
Pour les chefs on élève une superbe estrade,
Les cèdres du Liban forment la colonnade.
Vers le milieu du jour, quand tout est disposé,
Le roi de Chypre et moi nous lisons l'exposé,
Et les conditions qu'on met à la victoire,
A qui veut aspirer à tel excès de gloire.
Pour la course voici le nom des prétendans :
C'était Ephestion et l'un des descendans
Des princes de Sidon, à qui le diadême
Avait été remis par ma justice extrême.
Lors je vis arriver le beau Parménion,
Que l'on dit mon ami, qui mérite ce nom.
Après Protésilas, le célèbre Cratère,
Et mille autres guerriers que la Grèce révère :
Jusqu'au nombre de vingt j'admets des concurrens.

Madame,

Madame, je les vois dans l'arène courans ;
Je ne décrirai point leur superbe équipage,
Quel était des couleurs le frivole étalage.
Deux jumens d'Arabie, au vieux roi de Sidon,
Du premier de ces prix firent d'abord le don.
Deux cavales de Thrace autour de la carrière,
Firent sans accident la route toute entière.
C'était Parménion, Ephestion frémit ;
Je l'attends à la lutte, et je l'avais bien dit,
Il terrasse tout seul plus de douze adversaires ;
Ceux qui résisteraient seraient des téméraires.
On adjuge le prix, les applaudissemens,
Par trois fois redoublés, des mécontentemens
Effacèrent la trace : un Rhodien agile
Remporta le second, et ce lui fut facile.
Quand au bout d'une perche on attache un oiseau,
Phénix de ce climat, et quoique blanc corbeau,
Adamis le perça ; la flèche meurtrière
A travers de l'oiseau faillit passer entière ;
Lorsque le beau Pirame, avec un de ses traits,
L'arrache de la cime, et les Grecs satisfaits,
Adjugent les deux prix, j'obéis sans murmure,
Sûr que la voix de tous ordonne la droiture.
Aussitôt la trompette et le bruyant clairon
Font retentir la plaine et l'écho de leur son.
Avec les six vainqueurs on me mène à ma tente,
Où dix jeunes beautés surprenant mon attente,
Exécutent une danse avec l'air gracieux
Que l'on prête à la Déesse et qui sait plaire aux Dieux.

Des sangliers surpris à la forêt prochaine,
Des poissons de la mer la table paraît pleine ;
Nous oublions la gloire et songeons au plaisir,
On se livre à la joie, et l'on suit son désir.
A ce repas, Madame, assista la Sagesse,
Et l'on usa de tout avec délicatesse,
Puis la nuit survenant nous songeons au repos ;
Il faut se préparer aux plus rudes travaux.
Le roi de Chypre suit sa prudence ordinaire,
Ses conseils sont divins et sa science éclaire.
Avant de nous livrer aux douceurs du sommeil,
Nous tinmes entre nous notre petit conseil ;
Puis remettant le tout aux Dieux dont la puissance
Régit cet univers que l'on connaît immense,
Nous faisons à Morphée d'amples libations,
Et laissons nos projets sans exécution.
Reine, je vous fatigue et vous lasse peut-être.
... « Ah ! de tout raconter soyez toujours le maître,
» Reprit Sigigambis, qu'il me tarde de voir
» Cette odieuse Tyr rendue à son devoir.

NOTES DU DEUXIÈME CHANT.

(*a*) Sigigambis était mère de Darius ; Alexandre la traita toujours avec beaucoup d'égards.

(*b*) Les Carthaginois étaient une colonie de Tyriens que l'avarice de Pigmalion fit partir avec la belle Didon.

(*c*) Les Tyriens ayant appris qu'Apollon était favorable aux Grecs, ils l'enchaînèrent à ses autels.

(*d*) Quelques auteurs prétendent que le temple de Jupiter Ammon était situé sur les confins de l'Etyopie. L'auteur le place en Libie, pour le rapprocher du jardin des Hespérides.

(*e*) Les colonnes torses sont du goût Africain.

(*g*) Saturne chassé du ciel régna dans l'Italie. C'est sous son règne que les poëtes ont placé l'âge d'or.

(*h*) On dit qu'on trouve en Italie de très-belles grottes, que les flambeaux qu'on y introduit rendent très-brillantes.

(*i*) Le Godefroy de Bouillon qui prit la Cité Sainte. Le héros de la Jérusalem délivrée du Tasse.

(*j*) Louis neuf, dit le Saint.

(*k*) François premier, battu en Italie, et prisonnier en Espagne.

(*l*) C'est Alexandrie.

(*m*) Il voulait honorer Hercule.

(*n*) On sait que Richelieu fit construire une digue pareille sur l'Océan.

(*o*) Alexandre voulait lever le siège de Tyr.

(*p*) Cléandre, roi de Chypre.

(*q*) On appelait Vénus la déesse Cypris.

(*r*) Eclaireurs, archers, troupes légères.

(*s*) Ce roi s'appelait Abdolonime.

TROISIÈME CHANT.

ARGUMENT.

Suite du siége de Tyr. Les Tyriens enchaînent les Dieux, ils veulent dévouer Hypolite. Un sénateur s'y oppose. Apparition d'un monstre marin qui effraie les Grecs. Prise de Tyr. Les habitans sont passés au fil de l'épée. Préparatifs de Darius. Mort de l'épouse de Darius. Darius reçoit les ambassadeurs Schites. Darius propose la paix. Chasse au lion par le monarque Persan. Fête que les Orientaux se donnent.

Déja de nos soldats se forme la cohorte,
Et l'on voit sur les mers s'étendre notre flotte.
Le Tyrien en tremble, il a recours aux Dieux;
Et sachant qu'Apollon protége nos aïeux,
A ses autels fumans le barbare l'enchaîne,
Et veut pousser plus loin sa fureur inhumaine.
Tyr a son Hypolite, encor dans son printems, (a)
Aussi beau que l'amour, doué de traits charmans.
C'est de lui qu'on veut faire une triste victime;
C'est toujours l'innocent que l'infortune opprime.
La religion sainte est utile aux mortels,
Quand ils sont tous soumis aux vœux des immortels.

Mais quand l'homme indiscret dans son impatience,
Veut les interroger, oubliant leur clémence ;
Quand de la vérité n'entendant plus la voix,
Il veut dans son orgeuil, aux Dieux dicter des loix.
On voit alors chez lui, l'orgueilleux fanatisme,
Exercer sans pitié son facheux despotisme.
Pour appaiser les Dieux on demande du sang ;
C'est le faible qui paye et qu'on met hors de rang.
Heureusement pour lui le charmant Hypolite,
D'amis, chers à son cœur, avait nombreuse suite.
De plus il avait su par son ton de douceur,
D'une puissante fille assujettir le cœur.
Eponime l'aimait plus qu'on ne saurait dire,
Et pour lui son amour, allait jusqu'au délire.
Delà la jalousie et l'orgueil odieux,
Qui de nos deux amans traversaient tous les feux.
L'amour nous rend rêveur.... souvent distrait.....
peut-être,
Et que faut-il de plus pour enhardir un traitre ?
De l'amant la tristesse et les soupirs touchans
Sont autrement rendus par l'esprit des méchans :
Et puisqu'il faut aux Dieux immoler un jeune
homme,
C'est justement celui que sa bonté renomme.
On se disait par-tout que son air de douleur
Montrait qu'à tous les Dieux il était en horreur ;
Mais déjà Thrasimor, homme sage et sublime,
A consulté le cœur de la tendre Eponime ;
Et quand dans le sénat on veut jeter le sort,
Et d'Hypolite en pleurs déterminer la mort,

Son talent, ses vertus, sa longue expérience,
Lui font tout deviner ; alors avec prudence
Il pèse avec sang-froid tous les vains préjugés,
Et les bons Tyriens par lui sont dirigés (*b*).
Le crime est dévoilé, qu'il cache son audace !
On a persuadé, j'entends que l'on menace.
Ah ! bien loin que le sang appaise un peu le ciel,
Il nous rend à ses yeux toujours plus criminel ;
Et du bon sénateur la prudente sagesse,
Servira de recours dans un jour de détresse :
Les Tyriens à peine ont abjuré l'erreur,
Qu'il parut à leurs yeux un signe de bonheur.
Neptune fit sortir de l'abîme de l'onde,
Un monstre épouvantable, horrible à tout le monde,
Celui qu'il accorda pour servir la fureur
De Thésée en colère et vengeant son honneur,
N'était rien près de lui. De son énorme tête
Jaillissent des torrens, il vomit la tempête :
La vague en écumant suit tous ses mouvemens,
On entend retentir ses longs gémissemens :
Il nous glace d'effroi. L'aspect du crocodile
Serait moins redoutable ; il paraissait une île,
Un aride rocher flottant au sein des eaux,
Lorsque de sur les mers il était en repos.
On attaque le monstre, il fuit, on le harponne,
Il submerge un vaisseau d'un coup de flanc qu'il donne ;
On l'accable de traits, il se défend en vain,
Son sang rougit les flots, s'étend dans le lointain,
Enfin en mugissant, il se rend, il expire,

Et va perdre des eaux le redoutable empire.
Ce combat divertit les Tyriens contens,
Mais nous sommes vainqueurs, je les vois palissans.
On les poursuit alors, déjà de leur muraille,
A grand coup, le bélier fait tomber la rocaille.
Tout est perdu pour eux, le bélier dans les murs
Aux nombreux assaillans offre des chemins sûrs.
Je vois par-tout les Grecs triompher avec gloire,
Pénétrer dans la ville aux cris de la victoire:
Le glaive alors moissonne enfans, guerriers, vieillards,
Pour la beauté touchante on n'avait plus d'égards.
Trasimor, dans le camp de l'Africain son frère (c),
Fit passer tous les siens comme troupe étrangère,
Je fis mettre à la croix bon nombre de mutins,
Et l'on fit échapper sept mille citoyens.
Ils partent sur la flotte, et s'en vont à Carthage,
Pleurer et leur défaite et leur désavantage.
Maître du continent et de ces vastes mers,
Je ne vois plus pour moi d'obstacle en l'univers.
Sigigambis admire et garde le silence;
Mais tout cède autour d'elle à son impatience;
Et le Perse vaincu par applaudissemens,
Témoigne à son vainqueur tous ses contentemens.
Je reprends: Darius, après une défaite,
Ne se croit pas vaincu, ne baisse pas la tête.
Quand d'un trône élevé touchant à la splendeur,
Il faut se résigner de quitter la grandeur:
C'est un effort pénible, et qui peut s'y résoudre?

.... On a vu rarement l'opinion l'absoudre.
Celui qui se désarme et cède aux contre-temps,
Fut souvent mis au rang des princes fainéans.
Mais la religion, dans l'adverse fortune,
Des grands sera toujours la ressource commune.
On appelle le mage, adorateur du feu,
Ce subtile élément est l'image de Dieu.
On le voit répandu dans la nature entière,
Il enflamme les cieux, il échauffe la terre;
Il peut tout pénétrer, sa brillante lueur
Le font connaître à tous, ainsi que la chaleur;
Le feu n'est pourtant pas l'esprit et le génie.
Où nous conduis-tu donc, ô trop faible magie?
Mithra, voilà le nom de ce Dieu des Persans (*d*),
Qui commande aux humains ainsi qu'aux Arachpans (*e*):
On reconnaît aussi chez eux le demi Urge (*f*),
Plus d'un mage a passé pour un vrai Thaumaturge (*g*).
A l'aide d'un breuvage un d'eux passa pour mort,
Puis revint à la vie à l'aide d'un ressort;
Chacun doit à son culte un peu de révérence,
Et de la vérité le symbole est l'enfance.
Près de Persépolis est un temple au soleil, (*h*)
Et magnifique et vaste, agréable au coup-d'œil;
Le savant voyageur aujourd'hui le contemple,
Cherchant dans la ruine à retrouver l'ensemble.
C'est-là que de Mitra connaissant le pouvoir,
On l'adore en tremblant croyant rendre un devoir.
Ainsi tous les Persans, ravis par la nature,

Se courbent gémissans, devant la créature.
Ils ne pénètrent pas jusqu'au sublime auteur
Qui de tant de beautés seul est le créateur.
..... Le grand Mage est vêtu d'une large tunique
D'un satin fort léger, d'une blancheur unique,
Sa ceinture est de même et de couleur d'azur (*i*);
Il est de la famille et descendant d'Assur,
Son front a paru ceint d'une mitre à couronne,
Son air de majesté, son assurance étonne.
Les mages l'ont suivi, et le cierge à la main,
L'attendaient en chantant les hymnes du matin.
Avec art du soleil, on tire la lumière,
Et l'on découvre à tous la subtile matière;
Mais le ciel bienfaisant, malgré sa profondeur,
Au mage a découvert un secret par faveur,
Le soleil en montant encor dans son aurore,
Lui parut entouré d'un brillant météore.
La lune en pâlissant a perdu son éclat,
Il conclut aussitôt la ruine de l'état.
Les Perses pour jamais vont perdre leur empire,
La lune a disparu, le présage s'en tire,
Cependant il se tait.... Darius irrité,
Paraît dans ses projets toujours plus entêté;
Il recherche l'instant de combler sa vengeance,
Et semble se fier à sa toute puissance.
D'Alexandre accepter et l'amour et la paix,
Se soumettre en un mot pour sauver ses sujets,
Lui paraît un effort au-dessus de lui-même.
La prudence a souvent trompé le diadême,
Ce qu'a fait la fortune on l'attribue à soi,

Et de la maitriser on se fait une loi.
Vaine erreur, on s'abuse en écoutant l'orgueil
Qui nous aveugle, hélas ! et conduit au cercueil.
Ce roi lors dans son camp voit venir un message
Bien triste, bien funeste en ferait-il usage ?
La belle Thamiris de sa captivité,
N'a pas souffert l'horreur et meurt sans fermeté.
Le chagrin des malheurs l'entraîne dans la tombe,
Et la faible princesse à son destin succombe.
Darius toujours prompt et souvent emporté
Par le Grec triomphant se croyant insulté,
Rugit comme un lion et se livre à la rage,
Epouse déloyale, ô trop sanglant outrage!
Alexandre ennemi, devenu séducteur,
A trahi mon épouse en lâche corrupteur.
Ce sont donc là les maux que je devais attendre,
D'un traître qui veut tout et peut tout entreprendre.
Mais jusque-là faut-il abuser de la foi,
Qui des lois de l'hymen fait la commune loi ?
L'eunuque généreux apportant la nouvelle,
S'étonne en ce moment et ne sait pas s'il veille.
Qui vous a dit, seigneur..... Ah ! permettez du moins
Que de la chasteté j'appelle les témoins.
Non, non... à ses sermens votre fidèle épouse
Ne peut pas approuver votre fureur jalouse.
Son ombre m'a suivi.... Ses plaintifs accens,
Ecoutez-les, Seigneur... Les plus grands sentimens
Ont été dans son cœur. Jusqu'à l'heure dernière
Elle parlait de vous... En fermant la paupière

Alexandre ... « Ah maudit ... Fuis de devant mes
yeux,
» Qui me retient encor, je deviens furieux,
Seigneur, dit le sujet. La mort et la torture
N'ont rien d'affreux pour moi ... mais pour cette
imposture,
Je ne souffrirai pas... Darius pâlissant
Rejette alors l'horreur d'un soupçon offensant.
L'eunuque de la reine obéit en silence,
Mais déjà dans son cœur il a sa récompense.
Aux yeux des ennemis il soutient un héros,
Qui pour la chasteté n'a point connu d'égaux.
Pour le prince aveuglé, poursuivant sa vengeance,
Il rejette du Grec les offres de clémence.
Il se rend près d'Arbel, où ses nombreux soldats
Vont encore une fois affronter le trépas.
Qui pourraît les compter ?.. l'immense multitude
En impose au guerrier qui n'a point d'habitude.
Ainsi parmi les champs vous voyez la moisson,
Lorsque de la cueillir approche la saison.
Son aspect vous séduit, son abondance étonne,
Mais n'a rien d'effrayant pour celui qui moissonne.
Darius croit trouver un triomphe certain,
Pour la phalange grecque il n'a que du dédain.
Les Macédoniens épuisés par la guerre,
Dans peu de jours, dit-il, vont mordre la poussière.
L'Asie est leur tombeau... d'eux tous c'est le destin.
La leçon des malheurs va trouver une fin.
Réunis près de lui, ses meilleurs capitaines,
Pour étendre leurs camps, cherchent de vastes
plaines.

Alexandre par eux doit se voir entouré :
Ils le font prisonnier ; et Darius paré,
Entre dans Babilone à son char le traînant,
Et le peuple applaudit à son roi triomphant.
Atabaze en ce jour revint de la Scytie,
Seul occupé du soin de sauver sa patrie ;
Il présente lui-même au grand roi des Persans,
Du Schyte instruit de tout quelques représentans,
Ils sont couverts de peaux, presque nuds, tous barbares,
Leur discours est nerveux, ils parlent en tartares.
Ils sont fort étonnés de voir l'Européen,
Seul maîtriser l'Asie et vaincre l'Africain
Ils veulent dans sa tente insulter Alexandre ;
Ils l'appellent brigand, vont le forcer à rendre
Les villes qu'il a pris dans ces climats divers ;
Enfin c'est un exemple qu'on doit à l'univers.
Ainsi dans les détours de notre politique,
Le sauvage est tout neuf, l'empire despotique.
Tous nos gouvernemens sont méconnus de lui,
Il connait les forêts, son arc est son appui ;
Son instinct est sa la loi, ses arts et sa science,
Et tout son sentiment est dans l'indépendance.
Les autres nations se forgent au contraire
Un droit qui les régit et n'est point arbitraire.
Consultez là-dessus le Huron, l'Irroquois,
Il ne vous comprend pas et se rit de vos lois.
Darius à profit met cette circonstance,
Pour proposer la paix, du moins en apparence.
Il espère par-là se rendre encore plus fort ;

Du Schyte et de l'Indou va venir un renfort.
En termes insolens il écrit à son maître
Que sa fille est un prix, qu'il donnera peut-être.
La fortune, dit-il, a souvent des retours,
De son caprice ici qui connaît les détours?
Au roi de Macédoine offrant la Basse-Asie,
Au prince il formera puissante Satrapie. (*j*)
Mortels irrésolus, présomptueux et vains,
N'ont rien de constant, toujours nouveaux desseins:
Au lieu de profiter d'un moment favorable,
Il emploie au hasard la ruse déplorable.
Avec ces généraux, toujours nouveaux plaisirs,
De somptueux festins comblent tous leurs désirs:
Tous ces vaillans guerriers plongés dans la molesse,
Se sont fait un rempart de leur grande richesse:
Ils croyent tout possible, insultent l'ennemi.
Dans le camp la clameur, l'ordre n'est qu'à demi.
Des peuples inconnus, sans une obéissance,
Rassemblés à la hâte et dans l'indépendance,
Soldats sans discipline, officiers sans ardeur,
Ne mènent pas bien loin dans le champ de l'honneur.
Cependant Darius veut aller à la chasse,
Du soin de ces soldats, ce plaisir le délasse.
On voit dans ces climats de profondes forêts,
D'aspects sombre et sauvage, et de funestes accès.
Le lion de l'Asie est petit, mais terrible,
Sa crinière épaisse et son regard horrible.
Enfin c'est un lion que l'on veut attaquer,
Par le ravage, un d'eux s'était fait remarquer.
Il est dedans un antre, et sa dent dévorante

Qui les devinera ; l'on s'empresse, on parie ;
On apporte les prix : ce genre de combats
Les occupe beaucoup et n'est pas sans appas.
Darius toujours sûr de conserver l'empire
S'arrête à tous ses jeux et dans son vain délire :
C'est la coupe à la main que le sommeil le prend.
Dans la tente voisine aussitôt l'on se rend,
A des jeux de hasard, où l'on voit l'opulence
Tenir lieu de mérite et de cœur, de science.
Les plus grands généraux exposent leur avoir,
Et pour quelque peu d'or négligent leur devoir.
De tous ces plaisirs là quelle sera l'issue ?
Du dixième des jours l'aurore est apperçue,
Quand du camp d'Alexandre arrive le porteur ;
D'un écrit qu'il remit à leur ambassadeur.
Sait-on ce qu'il renferme ? et la ruse et l'adresse
Ont-elles supplanté la vertu, la sagesse ?

NOTES DU TROISIÈME CHANT.

(*a*) Un jeune homme appelé Hypolite, aussi vertueux que le prince grec de ce nom.

(*b*) Les bons Tyriens, c'est-à-dire les Tyriens qui pensent bien.

(*c*) On fit passer quelques Tyriens dans le camp des Carthaginois.

(*d*) Mithra est le nom du soleil.

(*e*) Araschpans, divinités ou génie ou forces subalternes, tels que les anges dans notre hiérarchie.

(*f*) Demi-urge est encore supérieur.

(*g*) Taumaturge qui fait des miracles, le breuvage du mage avait une vertu soporifique, qui devait cesser au bout de quelques tems et le rendre à la vie.

(*h*) Le temple de Palmire.

(*i*) Assur descendant de Nemrod, qui bâtit Ninive.

(*j*) Une satrapie est un gouvernement considérable; plusieurs satrapes, comme on le voit dans l'histoire Persanne, ont fait la guerre à leurs maîtres.

QUATRIÈME CHANT.

ARGUMENT.

Conseil tenu par Darius à Persépolis, pour lire les dépêches d'Alexandre. Lettre du Macédonien. Indignation des Perses à sa lecture. Grand préparatif de guerre qu'ils font. Les amours d'Alexandre avec Thaïs. Arrivée de Therpandre en son camp pour le rappeler à lui-même, par ses chants héroïques. Thaïs fait brûler un superbe palais au prince grec dans une partie de débauche. Histoire de deux espions qui pénètrent dans son camp.

DEDANS Persépolis est un palais antique
De cèdre et de cyprès et de structure unique;
Il est grand, bien bâti, placé sur un revers,
Digne par son aspect du roi de l'univers.
Il est par-tout doré, tout couvert de peintures,
Douze portes d'argent en forment l'ouverture.
Trois portes au levant, pour les temples des Dieux,
Et trois à l'occident, pour les guerriers fameux;
Trois au nord, pour les rois et toute la noblesse,
Enfin trois au midi, pour l'illustre princesse.

Ce palais de jardins paraît environné,
Et d'une épais feuillage est comme couronné.
Dans le jardin des Dieux, on rencontre le chêne,
Le peuplier tremblant, l'orme ainsi que le frêne;
Dans celui des héros vous trouvez le laurier
Et le myrthe amoureux et le pâle olivier;
Dans celui de la reine, on ne voit qu'un parterre
Et des charmans bosquets asyles du mystère;
Pour celui du monarque il y croît mille fruits,
Dans de vastes vergers, pleins de sombres réduits:
Les salons du palais annoncent l'opulence,
Ils sont tous décorés avec magnificence;
En l'un d'eux est un trône en damas cramoisi
Qu'entourent des sophas de cette étoffe aussi:
Le tout est couronné de lambris magnifiques,
On entre en ces salons par d'élégans portiques.
C'est-là que Darius indique le conseil,
On s'assemble à la hâte avec grand appareil.
Dix Satrapes, Candor, et Zerdust, Archimage,
Artabase, Bessus, au roi rendent hommage;
Ils sont suivis de près des scribes, des savans
Que fournit Babilone; ils sont tous imposans.
Lors on vit avec eux le célèbre Bérose (*a*),
Qui connaît tous les tems digne d'Apothéose,
Ce prêtre Chaldéen, astrologue fameux,
Et parmi les mortels, un des plus vertueux.
Ne cédons pas encor à notre impatience,
Un jour on connaîtra les fruits de sa science.
Sitôt que Darius sur son trône est monté,
Par l'eunuque Narbas, l'écrit est présenté.

Bérose doit le lire et son touchant organe ;
Est celui que par tout aucun bruit ne profane.
Ainsi dans nos bosquets on entend les oiseaux,
Et leurs chants variés forment concerts nouveaux.
Mais quand du rossignol, la voix tendre et flexible
S'élève au-dessus d'eux tout redevient paisible :
A peine l'on entend répéter les échos,
Il charme autour de lui tout y reste en repos,
A tous les cris confus succède un long silence,
Ce prodige, on le doit à la seule éloquence.
Des tablettes du Grec, on ouvre le cachet,
Leur lecture surprend et vous rend stupéfait.
» Tous les rois vos aïeux ont vexé ma patrie,
» Venant la ravager avec rage et furie ;
» Je suis venu venger cet outrage sanglant,
» C'est le droit du plus fort vous en fites autant.
» Oui Périnthe est encor présente à ma mémoire
» Elle offensait mon père et ternissait sa gloire :
» Il me souvient d'Ochus ravageant nos états,
» Et la Thrace livrée à ses lâches soldats ;
» Vous avez commencé cette funeste guerre,
» Vous vous êtes vanté d'avoir livré mon père...
» Vous avez soudoyé ces cruels assassins,
» Et le prix de ce meurtre est sorti de vos mains.
» Arsès régnait en paix ; mais le trône vous tente,
» Le monstre Bagoas a rempli votre attente :
» Méprisant la vertu vous employez votre or,
» Pour corrompre les Grecs, épuises un trésor ;
» Il fallait opprimer un roi dans son enfance,
» Le laisser sans secours, sans force, sans puissance.

» Vous fûtes donc pour moi le mortel ennemi,
» Qui voulait me ravir jusqu'au dernier ami.
» C'est donc avec bon droit que j'ai surpris l'Asie,
» Qu'à mes commandemens, je la vois asservie.
» J'ai vaincu les Persans et tous vos généraux,
» Vous courûtes vous-même à des dangers nouveaux.
» J'ai vu fuir devant moi la redoutable armée,
» Que vous commandiez seul. La Perse désarmée
» M'a rendu son hommage, a fléchi devant moi :
» Imitez les Persans, connaissez votre roi,
» Songez dorénavant à me traiter en maître,
» Je le suis, je le sens et vous l'ai fait connaître.
» Vous ne devez donc plus me traiter en rival,
» C'est m'outrager ici que d'être mon égal.
» Si vous vous soumettez, je vous rends votre mère,
» Vos neveux, vos enfans et j'éteins ma colère ;
» Si vous vous obstinez à défendre vos droits,
» Que le sort des combats nous dicte encor des lois.
» N'espérez plus dès-lors éviter Alexandre,
» Au bout de l'univers je saurais vous surprendre.
» Retenez bien ceci, vous n'échapperez pas,
» Non, non, plus de salut qu'en un honteux trépas »....

Qui pourrait à ces mots décrire la surprise,
La honte, la fureur, dont leur ame est éprise,
La lettre est acueillie avec des cris confus,
La guerre..... ! ah ! de la paix, l'écrit est un refus,

Pendant un heure entière on entend un murmure ;
Que rien ne peut calmer et que rien ne rassure.
On revient à la lettre, on en pèse les mots,
Chacun d'eux de leur ire excite tous les flots :
Ainsi quand du bois sec s'approche l'étincelle,
Elle s'étend par tout et par tout se décèle.
La flamme pétillante offusque tous les yeux,
La chaleur va croissant en augmentant les feux.
On se sépare enfin dans un affreux délire,
On n'a rien décidé, trop misérable empire,
Un écrit offensant te renverse à jamais !
A tu donc mis le comble à tes nombreux forfaits ?
Darius sur son trône observe le silence,
Il ne sait plus s'il veille ou s'il est en démence ;
Il déchire sa robe, arrache ses cheveux,
Des larmes de dépit s'échappent de ses yeux,
En imprécations sa colère s'exhale,
Il s'agite à la fois, il en devient tout pâle.
Enfin ne pouvant pas supporter ces propos,
Sa bouche en frémissant fit entendre ces mots :
« Mortel audacieux qu'oses-tu donc prétendre ?
» Moi, te donner la paix ! Pouvais-tu bien l'attendre ?
» D'un espoir décévant, certes je te berçais !
» Et dans le précipice après je t'entraînais.
» Puisse jamais le ciel n'exaucer ta prière !
» Scélérat, séducteur, barbare, téméraire. »
Voilà du roi des rois où se montre l'orgueil ;
L'adversité pour lui fut un terrible écueil.
Enfin il se reure, et la nuit de ses ombres,

Va couvrir ses projets qui deviennent plus sombres.
O faiblesse des grands, délire des humains,
Qui croyez qu'un grand nom peut régler les destins !
Dans le camp Caldéen se répand la nouvelle,
De l'écrit qui bientôt va croître la querelle.
De l'Inde, on fait venir les plus gros éléphans,
On élève des tours sur leurs dos tout puissans,
L'intrépide soldat monte dans la machine;
De tous ses traits, delà, sur l'ennemi fulmine.
Des barbares par tout on entend la clameur
Demander à grands cris de venger leur honneur.
Darius de retour, content dans sa disgrace,
Pour profiter de tout et s'agite et menace;
Il construit de longs chars qu'il entoure de faulx,
Et des Grecs étonnés il accroît tous les maux :
Il voit les éléphans dans leur rang se confondre,
Les fouler à leurs pieds de tous côtés les rompre.
Ces chariots armés de nombreux escadrons,
Ne font plus à ces yeux que d'horribles tronçons.
Bessus, qui dès longtems médite sa ruine, (*b*)
Contre tant de lenteur, s'irrite et se mutine.....
« Et quoi de tels brigands pour creuser le tombeau,
» Faut-il donc tant d'apprêts, un appareil nouveau ?
» C'est le fer à la main, que j'attaque Alexandre,
» Je vais le désarmer et moi-même le prendre.
» L'orgueilleux fanfaron mérite un châtiment,

» Puisse-t-il éprouver le plus cruel tourment ;
» Je l'attache à mon char et là dans la poussière,
» Le traînant, je le mène à son heure dernière,
» Où comme un vil sujet je l'attache à la croix,
» J'en forgerai les clous, j'en choisirai le bois. »
Le monarque sourit à cette impertinence,
Il ne sait du Satrape où s'étend l'insolence.
Par tout contre les Grecs s'augmente la fureur,
Et l'on seme autour d'eux l'épouvante et l'horreur.
Ainsi sur l'horizon s'élève une tempête,
Le jour a disparu déjà la nuit s'apprête.
Du tonnerre on entend les terribles éclats,
La lueur des éclairs annonce le trépas.
Cependant Alexandre à sa tente tranquile,
A Darius soumis préparaît un asile :
Il espérait toujours voir ce fier souverain,
Cesser de rejeter la paix avec dédain ;
Il protégeait son fils, il visitait la mère,
Je dis bien plus encor, elle lui devint chère.
Sur la jeune Fatime ayant jeté les yeux,
Son cœur s'attendrissait, près d'en être amoureux.
Tous les chefs attentifs craignent que son courage
Ne vint à s'amolir aux plaisirs du bel âge.
Ne croyant pas dès-lors qu'il pourrait s'y livrer.
Chacun de cet amour voulut le délivrer.
Parménion d'abord fit venir de Corinthe
La célèbre Thaïs, qu'on ne voit pas sans crair
Thaïs, brune piquante et d'un ton décidé,
Ne respire et ne vit que pour la volupté.

Éphestion plus sage, amène son Therpandre,
Musicien habile, et qu'on aime d'entendre.
Ce fut donc un combat entre ces courtisans,
Qui du jeune Alexandre occupe les momens.
Tantôt dans les festins près de Thaïs la belle,
Il perd le souvenir de toute autre querelle:
La maîtresse essayant jusqu'où va son pouvoir,
De brûler un palais va lui faire un devoir.
Oui, oui, dans une ville était une demeure
Aux princes destinée, et n'ayant de meilleure,
Tout de vastes salons richement décorés,
Et peints en mosaïque, en lambris tout dorés;
Où ne retrouvant pas la grecque architecture,
De ce palais brillant méprisant la parure;
Quand le prince est en proie aux fureurs de Bacchus,
Veut lui faire éprouver l'ascendant de Vénus.
Thaïs a de grands yeux, sa figure est touchante,
Son air est agréable, et sa bouche charmante;
Sa taille est très-bien prise, et ses bras vigoureux,
Le port fort élégant, et son ensemble heureux.
Mais quand elle se livre à son libertinage,
Elle dédaigne tout: son orgueil endommage
Tout ce que la nature a formé de parfait;
La mode la gouverne et le goût disparaît.
Du superbe palais les formes trop antiques,
Lui paraissent n'avoir que des dehors rustiques;
Prodiguant à la fois le sarcasme impudent,
Et l'ironie amère, et l'outrage insultant.
Alexandre est séduit par la plaisanterie,

Il cède à son penchant et suit la raillerie.
Vous l'eussiez vu dès-lors le brandon à la main,
Incendiant lui-même, et d'un œil très-serein,
Contemplant les beautés d'un horrible incendie,
Et croyant soutenir l'honneur de sa patrie.
Lorsque le traître Ulysse aux palais d'Illion,
Sortit de son cheval, avec un bataillon;
Non il ne parut point si content qu'Alexandre,
Qui vient par sa Thaïs de se laisser surprendre.
La flamme tourbillonne, obscurcissant les airs,
Croît, se fait remarquer en des endroits divers.
En pétillant le feu, dans un moment dévore
De vastes bâtimens, et peut bien plus encore.
Cependant dans leurs camps, le Macédoniens,
A l'exemple du prince occupés de festins,
Apperçoivent les feux de ce grand incendie.
Aux armes!... courons tous... Ciel! quelle perfidie!
Alexandre est trahi, les odieux Persans,
L'enveloppent sans doute en ces feux dévorans.
Les esprits agités, malgré leur épouvante,
Se réunissent tous, chacun court à sa tente.
Voilà tous les soldats guidés par la fureur,
Volant vers le palais, la rage dans le cœur;
Ils arrivent tremblans pour les jours de leur maître,
Désirant le venger et dévouant le traître.
Mais, ô honte! ô stupeur!.... Extrême étonnement!
Quand ils ont vu leur prince, encor dans l'engouement,
Augmenter le désordre, accroître les alarmes,
Les plus sages d'entre eux en répandent des larmes;

La rougeur, le dépit, sur leurs fronts rembrunis,
Ne font appercevoir qu'un trop juste mépris.
Chacun se sent saisi, tous gardent le silence;
Mais bientôt rappelés par leur obéissance,
On les voit occupés, malgré tous ces excès,
A modérer du feu les dangereux progrès.
Mon héros échauffé paraît encore sourire,
La honte le saisit, il rougit, se retire.
Alors Ephestion, pour ne point l'affliger,
L'invite au lendemain, et c'est pour l'obliger.
Déjà par-tout la nuit a répandu ses ombres,
Elle étend sur les Grecs ses voiles les plus sombres.
Agrigias, Harbas, avec quelques soldats, (c)
Arrivent dans leur camp, y chercher le trépas.
C'étaient des assassins, l'un Grec et l'autre Mède,
Qui voulant à leurs maux chercher quelque remède,
Avaient dès-lors promis à l'infame Bessus,
De surprendre Alexandre interdit et confus.
Le Grec, à la faveur de l'habit, du langage,
Et de la fourberie ayant fait long usage,
Est le chef qu'on choisit pour ce hardi projet.
Ils partent bien armés, chacun est satisfait.
En trois jours traversant les plaines de Caldée,
Ils sont à Babylonne et la nuit est tombée.
Ils entrent chez Memnon, s'y reposent trois jours,
Ne songeant qu'aux plaisirs, qu'aux jeux ou qu'aux amours.
Ils forment leur complot, au sein de la débauche,
Et de son savoir faire entreprenant l'ébauche,
Agrigias raconte à son nouvel ami,

Comment il sait ruser avec un ennemi.....
« Athènes m'a vu naître, et lassé des grands mots
Que quelques orateurs servent à tous propos,
Je quittai ma patrie, et pensant que la Perse,
Allait dans peu de temps ruiner toute la Grèce;
Je recherchais au loin de l'or et du renom,
Et m'exerçai long-temps au métier d'espion.
Je fus d'abord me rendre à la cour Pergame,
Où je trouvai de suite une assez belle femme.
Là sachant que la dame aimant la nouveauté,
Ne sacrifiait point à la fidélité.
Je me déterminai, d'après mon caractère,
A chercher la fortune au métier de la guerre.
Je fis plus d'un exploit, trompai maint général,
A plus d'un ennemi je fus souvent fatal.
Sachant que Darius poursuivait Alexandre,
Sous ses nombreux drapeaux bientôt je fus me rendre:
On reconnut mon zèle, ainsi que mes talens,
Et je reçus du roi de gracieux présens.
Des Macédoniens je trompai l'avarice,
En sauvant un trésor, d'un affreux précipice,
Je franchis en fuyant les incroyables bords;
Mon ame est à l'abri des timides remords.
Pour servir ce grand roi, la trahison, la feinte,
Le meurtre, le poison, le murmure, la plainte,
Je sais tout employer, il donne de l'argent.
Avec un tel monarque, on doit être content.
Harbas allait aussi commencer son histoire,
Quand le Grec le pressant de songer à la gloire,

L'entraîne loin de là. Lors sorti de Babel, (*d*)
De tous ses compagnons, mon Grec fait le rappel.
Ils étaient bien trois cents, armés à la légère,
Les deux chefs à cheval, de contenance fière.
Heureusement des Grecs ignorant les écarts,
Près des palais brûlés, ou presque tous épars,
Ils couraient pour sauver les débris de leur ruine;
Ils ne passèrent pas .... Rarement on devine :
Mais, dans les champs faisant un très-long circuit,
Sur la droite du camp ils arrivent la nuit :
Dedans un petit bois formant une embuscade,
Chacun à bien agir pousse son camarade.
A l'avant-garde étaient quelques Thessaliens,
Remplaçant pour ce soir les Macédoniens.
Ne se doutant de rien, quelques-uns sur la brune,
En vedettes placés ignoraient leur fortune.
Lors Harbas le Persan, sur eux le sabre en main,
Tombe comme un lion... et farouche, inhumain,
Dans très-peu de momens il détruit la cohorte.
Agrigias alors vint lui prêter main-forte.
De ses soldats mourans, on prend les boucliers;
Leur armure est complète, et voilà nos guerriers,
Sous le déguisement formant une entreprise.
Agrigias leur dit : Il faut qu'on se divise;
Avec un cent de vous, comme Thessaliens,
Nous entrons dans le camp des Macédoniens :
Il nous faut enlever l'orgueilleux Alexandre,
Plongé dans le sommeil, nous allons le surprendre.
Cent de vous en ces bois, commandés par Phrixus,
Des ennemis dormants, ne sont pas apperçus.

Ils resteront sans crainte en ordre de bataille,
Ils me seconderont à faire un coup qui vaille :
Au-dessus ces derniers, en réserve posés,
Attendront mon retour sans être dépassés.
Si les Grecs éveillés venaient à nous poursuivre,
Les cent de cette plaine empêchent de nous suivre,
Ils se réuniront à l'escorte du bois,
Où réfugiés tous seront sûrs une fois.
Il dit, et de Phrixus laissant la troupe alerte,
Au beau milieu du bois, sans être découverte,
Il revient à Craon, compte tous les soldats,
Les place sur deux rangs, les exhorte aux combats.
Puis appelant Harbas, à travers des ténèbres,
Ils vont exécuter tous leurs desseins funèbres.
Un silence profond règne autour des brigands,
En approchant des Grecs ils resserrent leurs rangs.
Ils entrent avec audace à la première tente,
Ils ne trouvent personne ; et contre leur attente.....
Que veut dire ceci ? Dans le camp tout armé,
Le Grec de nos projets serait-il informé ?
Lors en deux pelotons la troupe se divise,
L'un reste sous la toile, Agrigias s'avise ;
Au quartier-général, il arrive hésitant.
Il le trouve éclairé, que faire en cet instant ?
Ephestion sortait avec nombreuse garde,
Du pavillon du roi pourquoi là l'avant-garde,
Dit-il à ses soldats ?... Eloignez-vous d'ici !
Lâches Thessaliens, quoi vous tremblez aussi ?
Ainsi que des enfans la nuit vous intimide.
Ne redoutez-vous pas un ennemi perfide ?

Agrigias alors incertain et tremblant,
Ne sait quel parti prendre, et s'en va reculant.
Ephestion soupçonne, il arrête le traître,
Qui voulait enlever son héros et son maître.
La troupe fuit, s'évade, et la garde en courroux
Découvre le projet de Darius jaloux.
Les brigands consternés, sous le fer homicide,
Tombent en regrettant leur dessein parricide.
Ainsi pendant l'hiver, quelques loups ravissans
Entrent dans une ferme, et de sang dégoutans,
Ils veulent dévorer toute la bergerie;
Quand le berger fidel, contre la fourberie
Oppose son courage, et ses chiens animés
Déchirent en lambeaux les larrons enfermés.

NOTES DU QUATRIÈME CHANT.

(*a*) Bérose, dont on n'a plus que des fragmens, a présenté à Alexandre-le-Grand une table chronologique fort estimée.

(*b*) Bessus est le seigneur Persan qui trahit Darius, et qui finit par le faire assassiner.

(*c*) Il est certain qu'on a fait contre Alexandre plusieurs tentatives criminelles. Les noms des personnages employés ici sont de pure invention. Cet épisode est employé pour faire connaître le caractère des ennemis de ce grand capitaine.

(*d*) Babel. La tour de Babel est près de la ville qu'on a nommée ci-dessus. Les espions sont censés sortir de la ville du côté de la fameuse tour.

CINQUIÈME CHANT.

ARGUMENT.

Molesse d'Alexandre. Repas d'Ephestion. Chants de Therpandre. Le prince Macédonien est rendu à lui-même. On renvoie la belle esclave à Rhodes. Arrivée de Jaddus. Il est reconnu du roi. Ses présens pour le temple de Jérusalem. Alexandre va reconnaître les troupes de Darius, arrivées près d'Arbel.

PRÊTE-MOI tes pinceaux, ô modeste Virgile! (a)
Qui sur les bords du Tibre, a vécu si tranquille.
Admirant tes vertus, j'ai besoin de ton art;
Il ne faut pas toujours se commettre au hasard.
J'ai besoin d'une lyre, en parlant de Therpandre,
Et ce n'est point un air mélodieux ou tendre:
Ce sont de beaux accords, graves, harmonieux,
Qui vont toucher les cœurs par des rapports heureux;
C'est un prince enchanté plongé dans la molesse,
Et que la volupté captive en son ivresse.
Je le vois sur un lit, dans les bras du sommeil,
Et les plaisirs trompeurs l'attendent au réveil.
Il a perdu sa gloire, il la trouve sans charmes;
Il n'a plus de soldats, il néglige ses armes.

Il éprouve un dégoût qui glace son ardeur,
Et son œil expirant est rempli de langueur;
Et sous les tendres fleurs qui couronnent sa tête,
Il perd le souvenir d'une grande conquête.
Mais ayant déjoué son traitre d'espion,
Arrive vers le camp, le brave Ephestion.
Il dit à ses guerriers de garder le silence :
Agrigias est pris différons la vengeance ;
Il faut cacher au Roi le danger qu'il courait,
Tant d'audace à la fois par trop l'étonnerait.
On entend à l'instant résonner la trompette,
Qui n'est plus qu'un signal de plaisir et de fête.
Ephestion, du prince hâte alors le réveil ;
Il entre dans la tente avec grand appareil.
Clite, Cratère, Agis, tous vaillans capitaines,
Le suivent pour briser les plus honteuses chaînes.
Alexandre se lève, il est tout étonné,
A son délire encore est-il abandonné?
Il sort et va suivant cette troupe fidèle,
Dont il reconnaît bien et l'amour et le zèle.
Un pavillon de pourpre était tout préparé,
Le banquet était prêt et l'autel est paré;
On offre aux Dieux puissans la première victime;
Et les libations, l'encens et puis l'opime. (*b*)
Therpandre prend sa lyre et promène les yeux
Sur tous les assistans surpris et curieux.
Therpandre a du génie : et de l'esprit l'empreinte,
Sur sa phisionomie est absolument peinte.
Sa robe est d'un drap bleu, très-simplement vêtu,
Il n'a qu'un charme à lui, celui de la vertu.

Il chante de Jason la fameuse entreprise,
Le dragon assoupi, puis la toison d'or prise ;
Tous les combats d'Achille et du vaillant Hector, (c)
La ruine d'Illion, la fuite d'Antenor, (d)
Les combats de Minos dedans le labyrinthe,
L'adresse de Chiron, dont l'ame est hors d'atteinte. (e)
Les applaudissemens suivent tous les morceaux,
Quand il chante les faits, ils paraissent nouveaux.
Alexandre est ému.... Que la gloire a de charmes!
Dit-il à ses amis, en répandant des larmes.
Lors on sert le repas, qu'un guerrier généreux
A préparé ce jour au prince vertueux.
La gaîté se répand parmi tous les convives,
Darius va venir, ses attaques sont vives.
Le Macédonien, qui reprend son ardeur,
Sourit à ces propos, et compte sur son cœur.
Le dessert arrivé, le séduisant Therpandre,
A regardé sa lyre et songe à la reprendre.
Il chante de Jupin les glorieux combats,
Les Titans renversés et livrés au trépas :
De Bacchus irrité l'ardeur et la furie,
Sa conquête de l'Inde et sa noble énergie.
Mais quand il veut d'Alcide ajouter les travaux,
On est tout étonné de rapports aussi beaux.
Alexandre est saisi, prenant son bouclier,
Le frappe avec son glaive et redevient guerrier.
Therpandre en ce moment modère son courage,
Quand il veut l'animer il presse davantage ;
Puis après reprenant des tons mélodieux,

Il radoucit ses chants et les rend gracieux ;
Sans s'en appercevoir le héros suit la lyre,
C'est elle qui l'émeut et l'anime et l'inspire.
Alors plus de Thaïs, Thalès le Rhodien
S'en empare aussi-tôt, elle devient son bien.
Ephestion tous deux les renvoie en cette île : (*f*)
Allez, dit-il, amis, jouir d'un sort tranquille.
Eloignez, cher Thalès, un objet dangereux,
Qui séduirait des Grecs le prince généreux.
Quand soumise à nos lois, la trop puissante Asie,
Reconnaîtra son roi, deviendra sa patrie,
Nous trouverons ici femme digne de lui,
Pour partager le trône et lui servir d'appui.
On annonce aussitôt de Sion le grand-prêtre ;
Le présenter sur l'heure était un coup de maître.
De son subit abord Alexandre est surpris,
Tous ces braves guerriers paraissent interdits.
Jaddus est du très-haut l'organe vénérable,
Son âge, ses discours le rendent respectable.
Cent lévites en blanc suivent par-tout ses pas,
C'est le ministre saint du grand dieu des combats.
Cependant quand il parle il est tout pacifique,
Ses paroles n'ont rien de haut, de magnifique ;
Mais elles vont au cœur par un secret pouvoir,
Inclinent les mortels à leur plus cher devoir.
« Mon père, dit le prince... ah ! quelle providence
» Me fait jouir ici d'une auguste présence !...
» Un songe, un heureux songe a depuis très-long-
temps,
» Enchaîné quelquefois et surpris tous mes sens.

» C'est vous que je voyais, m'offrir un diadème,
» Votre suite et ce nombre, et vos traits..... c'est vous-même.
» Oui, je vous attendais pour croître mon bonheur,
» Et vous m'avez rendu l'espoir le plus flatteur.
» Modérez-vous, mon fils, reprit lors le grand-prêtre,
» Je suis faible mortel, mais le souverain être
» M'a conduit près de vous : et de Jérusalem,
» Qu'on connaissait jadis sous le nom de Salem, (*g*)
» Je viens vous demander la liberté, la vie...
» Pour mon peuple et pour moi ; conservez ma patrie...
» Si la religion a pour vous des appas,
» O prince généreux, ne me méprisez pas!
» Qui m'accueille aujourd'hui, sitôt touche à la grâce,
» Et de la vérité doit retrouver la trace.
» Quoiqu'on ne puisse pas renfermer l'éternel,
» Il ne dédaigne pas un culte solennel.
» Il a chez nous un temple, un autel magnifique,
» Seigneur, à le servir, tout Israël s'applique.
» Mon peuple n'est donc point turbulent, dangereux ;
» Cultivant avec soin les champs de ses aïeux,
» L'hébreu vit en silence, aux autres secourable,
» Il n'a d'autres soucis que de se rendre aimable. (*h*)
» Venez dans nos foyers, nous n'avons plus de roi,
» Notre guide en ces temps est la divine loi.
» Et nous respecterons un prince magnanime,

» Un roi que son courage a su rendre sublime.
» Je ne sais que répondre à votre empressement,
» Mais puis-je abandonner les Grecs en ce moment?
» Pourtant à votre Dieu je dois un juste hommage;
» Mépriser son pouvoir, c'est cesser d'être sage.
» Je lui destine aussi de superbes présens,
» Les offrant par vos mains, je les rendrai touchans.
» Allez et retournez à votre temple auguste,
» A mes vœux impuissans, joignez la voix du juste.
» Tant que l'astre du jour éclairera mes yeux,
» Alexandre voudra qu'Israël soit heureux. »
Il dit, et le lévite entonne son cantique,
Qui fut accompagné de nombreuse musique.
Ainsi dedans les airs le brûlant séraphin
Fait retentir les cieux de son chant tout divin.
Il chante du saint nom la gloire et la puissance,
Il est tout pénétré de sa magnificence.
O trop faibles humains qui cherchez la grandeur,
Venez devant ce Dieu confondre votre cœur.
Du conquérant du monde imitez la sagesse;
La vérité l'exige et le menteur la blesse.
Jaddus est retiré, et de ses vrais amis
Alexandre a connu la valeur et le prix.
Méditant dans son cœur tout ce qu'il vient d'entendre,
Au souverain des rois, tout honneur il veut rendre.
Il donne des parfums, et les plus beaux tapis
Iront orner le temple et ses sacrés parvis.
Lors un sommeil bien doux s'étend sur sa paupière,

Il calme tous ses sens, rend la vigueur première.
Jaddus laisse au monarque une couronne d'or,
Qu'on croyait de David, qu'on gardait au trésor. (*i*)
Au retour du soleil, père de la lumière,
Lorsque l'astre pompeux commence sa carrière,
Le prêtre au tout-puissant, sur un superbe autel,
Offrit un sacrifice auguste et solennel
Pour le salut des Grecs, et jurant alliance,
Il bénit, en pleurant, la nombreuse assistance.
Alors il les quitta pour la sainte cité,
Content d'y rapporter la paix, la sûreté.....
J'ai laissé des Persans la superbe embuscade,
Comptant d'un coup hardi faire bientôt parade;
Ils ne sont point heureux, les Grecs de retour,
De l'incendie affreux qui surprit l'alentour,
Encor tout échauffés et remplis de courage,
Surprirent les brigands, en firent un carnage.
Harbas seul échappa, puis courut à Bessus,
Redire que ces soins avaient été déçus.
Il périra plutôt dit alors le Satrappe,
Marchons au camp de Grecs et qu'aucun ne
m'échappe.
Il commande aussi-tôt Mèdes, Arméniens,
Arabes et Persans, Indoux, Cananéens, (*j*)
Tous ces peuples divers de différente armure,
Sont mis en mouvement avec un long murmure.
Ainsi vous entendez avec étonnement
Des flots entrechoqués le tumulte effrayant.
Déjà vous prévoyez une horrible tempête,
Et la lame écumante atteint des cieux le faîte.

Du nautonier tremblant on a prévu le sort,
Le danger lors paraît plus affreux que la mort,
Sur-tout lorsque des mers on voit s'ouvrir l'abîme,
Et des plus hauts vaisseaux disparaître la cime.
Darius interdit qu'on n'a pas consulté,
Va suivre ses soldats sans en être écouté.
O des Rois orgueilleux affreuse frénésie!
Tyran perturbateur! aveugle jalousie!
D'un sujet téméraire il va suivre les lois.
Il a déjà perdu sa couronne et ses droits,
Il ne résiste plus, méprisant la fortune
Qui lui donnait hélas amitié peu commune.
Artabaze à l'instant commence à s'éclairer,
Il voit les coups du sort et songe à les parer.
Au roi, souvent cruel, et quelquefois perfide,
Il voit que c'est en vain qu'on croit servir de guide.
Il va trouver Bérose, il découvre son cœur:
« Nous sommes tous les deux des sujets pleins d'honneur.
» Vous connaissez mon rang, commandant Babilone,
» Je ne dois plus compter sur l'appui de Bellone.
» Bessus trahit le Roi; ce sombre ambitieux
» Profite du désastre, est vain, impérieux,
» Pour régner, croyez-moi, sans craindre l'homicide,
» Ce monstre deviendra cruel et parricide.
» Il ne me dira pas ce qu'il pense du Roi:
» Car parmi ses égaux il ne craindra que moi.
» Si les Grecs sont vainqueurs, où trouver un asile,

» Où je sois à l'abri de la guerre civile ?
» Eh quoi ; laisserons-nous la ville de nos Dieux !
» Fuirons-nous les tombeaux de nos premiers aïeux.
» Nemrod, cette nuit même, est venu me surprendre,
» Laisse, dit-il, ma ville, au superbe Alexandre.
» Le destin bienfaisant m'a fait le premier Roi,
» C'est toujours mon devoir de te dicter la loi.....
» Je ne sais si je veille ou plutôt si je songe ;
» Non cette vision ne peut être un mensonge.
» La foudre accompagnait par de nombreux éclats
» Les paroles du Roi, premier des Potentats.
Un long gémissement a suivi sa retraite,
Des volontés des Dieux, où trouver l'interprète ?
C'est assez dit Bérose, à vos sermens fidel,
Restez à Babilone et bravez le rebel.
Si-tôt que Darius n'aura plus d'espérance,
Pour sauver votre peuple, implorez la clémence
De son heureux vainqueur, et puis retirez-vous
Dans quelque solitude, en paix, loin des jaloux.
Alors qu'on reverra refleurir cet empire,
On vous rappellera, j'ose ici le prédire.
On a toujours besoin de l'homme vertueux ;
On brave les mutins, on hait les factieux :
Dans les airs quelquefois tout semble se confondre,
Déjà de son salut on n'ose plus répondre ;
Mais après la bonace, aux pâles matelots
Rend tout-à-coup l'espoir, le calme, le repos ;
Parmi les élémens rétablit l'équilibre ;
A la fin on respire, on revit, on est libre.

Dans l'antique palais où Ninus a remis
Ses droits et sa couronne à sa Sémiramis,
Le sénat assemblé par l'ordre d'Artabase,
De la tranquillité vient pour poser la base.
» Darius descendant du conquérant Cyrus,
» Est trop faible aujourd'hui, ses soins seront déçus.
» Ici tout appartient au vainqueur de l'Asie,
» Où l'on trouve le brave, on doit voir la patrie.
» Nous devons relever les anciens monumens,
» Rétablir les jardins et les beaux bâtimens,
» Les chefs-d'œuvre de l'art dont l'auguste parure,
» Relève la beauté de la simple nature.
» Ceux qui ne voudront pas du Macédonien,
» Iront chercher ailleurs un plus vaillant soutien.
» La ville cependant, sera mise en défense,
» Et sera du vainqueur la riche récompense.
On garnit aussitôt tous les murs de soldats,
On élève des tours, on n'en approche pas;
On travaille partout en toute diligence,
On s'empresse, on se hâte à montrer l'opulence.
Babilone respire, elle touche à la paix;
Un bon prince console et charme les sujets.
L'homme sans être esclave aime à se voir un maître
Qui remplace ici bas, Dieu le souverain être;
Invisible à nos yeux, et le cherchant par tout,
On ne le trouve pas quand il nous pousse à bout. (*k*)
On s'en fait une image; et les soins d'un semblable,
Humain et généreux, juste puissant, aimable,
Semble nous affermir contre l'adversité,
Et du souverain roi retracer la bonté.

Pour Bérose, on le voit dans sa simple retraite,
Mesurer tous les tems, là sans être distraite.
Son ame les embrasse, et de fidels récits
Vont retracer des faits bien souvent contredits.
O stupides mortels, vous voulez à Moïse
Oter la vérité qui lui sert de dévise!
Consultez l'Orient, là le témoin fidel
Va confondre en tout point, le mécréant rebel.
L'Asie est le berceau qui tous nous a vu naître,
L'homme juste est sorti des mains de son bon maître;
En lui se réfléchit tout ce vaste univers,
Et tout ce qui respire a dû porter ses fers.
Si le soleil paraît, c'est afin qu'on l'admire,
La lune lui répond, ce n'est point un délire.
La planète a rendu des sons harmonieux,
Elle forme un concert doux et mélodieux;
L'étoile du matin et sa céleste armée (*l*)
Par le seul créateur, nous paraît dirigée.
Il connaît tous les noms, et son bras tout puissant, (*m*)
Peut avec un désir retrouver le néant. (*n*)
Ainsi quand des humains la race sanguinaire,
Souilla par des forfaits la malheureuse terre, (*o*)
Dieu ne fut plus touché de ces nombreux attraits
Qui nous font rencontrer des objets si parfaits.
Il n'eut qu'à déchaîner contre la race impie
Le plus froid élément, pour calmer sa furie.
L'onde franchit ses bords, la terre disparut,
Et de tous les méchans aucun ne reparut.

La mer fut le tombeau de tant d'ingratitude ;
Tel est du crime heureux la triste servitude.
Il se croit triomphant, mais tout à coup le sort
Termine ses écarts par une affreuse mort.....
Babilone à ces tems place son origine,
Le genre humain sauvé par la faveur divine,
En éleva les murs ; et Nemrod le chasseur,
Si fort et si puissant aux yeux de son seigneur,
Ayant vu dans les cieux, de feux une couronne,
(Car toujours un grand cœur n'a rien qui l'étonne)
En fit faire à l'instant une pareille en or ;
Il en ceignit son front et s'en fit un décor.
A ces contemporains, il commandait en maître,
Avec cet ornement il était sûr de l'être.
Il les obligea donc de rester dans des murs,
Et leur persuada qu'ils y resteraient sûrs.
Mais malheureusement survint l'idolâtrie,
La première cité fut presque sa patrie.
Le sage nous l'apprend, un père infortuné, (*p*)
A la fleur de ses ans, perdit son premier né.
Dans sa douleur amère il en sculpta l'image,
Et par ses serviteurs, lui fit rendre un hommage.
Sa trop grande tendresse asservit les humains,
A de longues erreurs, à des cultes très-vains.
Ainsi l'orgueil corrompt, et son charme insipide
Aux ignorans mortels sera toujours perfide....
Des espions alors disent que le rebel,
Vient d'étendre son camp dans les plaines d'Arbel.
Alexandre à l'instant se choisit une suite,
Et de ses cavaliers il emmène l'élite.

Arrivé près du mont il commande aux soldats
De rester en bataille, et de ne parler pas;
Lors il met pied à terre et gravit la montagne,
Parménion tout seul le suit et l'accompagne;
Il arrive au sommet, il voit ses ennemis:
» Non, non plus de délais, ils ne sont plus permis.
» Dans deux jours au plus tard j'assurerai ma gloire,
» L'empire désormais dépend de la victoire.
Un coup d'œil lui suffit pour former son dessein,
Il a jeté son plan, la bataille à demain.
Il mesure l'espace au combat nécessaire,
L'attaque.. est concertée.. et n'est point téméraire.
Les Macédoniens sont bien disciplinés,
Ils sont tous aguéris et leurs rangs ordonnés.
» Ami, partons.... demain... Ah! quel bonheur extrême:
» Je vais ceindre mon front du plus beau diadême.
» Je verrai mes soldats arracher les drapeaux
» A ces peuples divers, inconnus ou nouveaux.
» Il calme cependant l'effort de son courage,
» Allons partons, dit-il, sans craindre davantage.
Ce sont-là tous ces mots à son seul compagnon,
Le nombre des Persans distrait Parménion.
Il a vu les longs chars, les éléphans terribles,
Du barbare il entend les hurlemens horribles;
Puis prisant du héros la grande fermeté,
Il croit que ses projets sont sans témérité;
Devant lui va marcher la flatteuse espérance,
La gloire de son roi sera sa récompense.
On remonte à cheval, lors en deux pelotons

La troupe se partage, et les deux escadrons,
En s'écartant un peu, retournent dans leur tente.
Seront-ils attaqués et contre leur attente?

NOTES DU CINQUIÈME CHANT.

(*a*) Virgile était d'une si grande modestie, malgré ses talens supérieurs, qu'on s'attribuait quelquefois ses ouvrages, parce qu'il n'en faisait pas connaître l'auteur.

(*b*) L'opime était une dépouille ennemie qu'on brûlait en l'honneur des Dieux.

(*c*) Hector, fils de Priam, était le plus redoutable ennemi des Grecs.

(*d*) Antenor, prince Troyen, qui s'enfuit comme Enée.

(*e*) Le centaure Chiron était très-savant dans la médecine et l'astrologie. Il avait une profonde connaissance de la vertu des plantes.

(*f*) On suppose ici qu'Ephestion renvoie Thalès et Thaïs dans l'île de Rhodes.

(*g*) Melchisédec est appelé dans la Génese roi de Salem, qu'on dit être la même que Jérusalem.

(*h*) La religion doit rendre l'homme agréable à Dieu et à ses semblables.

(*i*) A la seconde guerre que David soutint contre les Philistins, il y pensa périr; il prit à leur roi une couronne d'or d'un poids énorme.

(*j*) On appelle Cananéens les habitans de la

plaine de Senaar, par opposition aux Grecs, aux Hébreux.

(*k*) L'homme le plus malheureux est celui qui se voit abandonné à lui-même.

(*l*) C'est dans ce sens que Dieu est appelé le Seigneur Dieu des armées, le Dieu du ciel parsemé d'étoiles qui en sont comme l'armée, dont Dieu est le maître.

(*m*) C'est là une des plus nobles pensées de St.-Paul, lorsqu'il dit que Dieu *omnia natu delere potest*.

(*n*) Après le péché originel, Dieu dit que la terre sera maudite, à raison de l'action qu'Adam vient de commettre.

(*o*) Consultez les livres sapientiaux sur l'origine de l'idolâtrie.

SIXIÈME CHANT.

ARGUMENT.

Darius se voyant presque sans pouvoir dans son armée, consulte un magicien de Babilonne, qui le renvoie à un solitaire respectable. Moyen qu'on emploie pour faire connaître au solitaire la volonté du roi. Eclipse de lune, qui jette la consternation dans le camp des Grecs. L'enchanteur conseille à Darius de faire battre le pays où peut s'étendre l'armée Grecque. Le Persan ordonne à Mazeon de brûler le pays. Alexandre attaque une citadelle qui le gêne. Il passe le Tigre. Ordre de bataille des Persans. Les ennemis se trouvent en présence.

A la fin Darius sort d'un profond sommeil,
Il n'a plus de pouvoir, quel funeste réveil !
Il connaît un savant, fameux dans Babilonne,
Appelé Nigropont, et que rien n'étonne.
Des secrets de satan, de ce monstre infernal, (a)
Des évocations, il sait le nœud fatal.
A quoi ne mène pas l'odieuse faiblesse !
Un tyran réunit l'orgueil à la bassesse.
« Tu connais Ariman, dit-il à l'enchanteur,

» On dit que de tous maux, c'est le funeste auteur;
» Ne peut-il, chez les Grecs, répandre quelque crainte,
» Dont l'ame bien saisie et fortement atteinte,
» Ils se refuseront à de nouveaux combats,
» Et seront arrêtés par l'horreur du trépas?
Nigropont réfléchit, et garde le silence.....
Eh bien!.... « Ce que vous demandez n'est pas en ma puissance,
» Mais loin de ces climats, je connais un mortel
» D'une austère vertu, que l'on nomme Azaël,
» Sur le mont Ararat, au fond de l'Arménie,
» Il vit en vrai réclus, en proie à sa manie. (*b*)
» Du monde qu'il méprise ignorant les destins,
» Il néglige aujourd'hui les perfides humains.
» Il n'a point d'autre bien qu'une grotte profonde;
» Je fus son ennemi, mais de l'esprit immonde,
» Sachant depuis long-temps qu'il brave le pouvoir
» De le laisser en paix, je me fis un devoir.(*c*)
» Ah! traitre, que dis-tu, dans ce péril extrême,
» Que me fait ce mortel au-dessus de toi-même?
» Pour aller le trouver il faudrait bien cent jours..
» Que tu vas payer cher tes coupables détours!
» Seigneur, dit Nigropont, un peu moins de colère:
» Ecoutez jusqu'au bout, je puis vous satisfaire.
» J'ai des charmes puissans, je puis en un instant
» Avertir Azaël d'un péril éminent.
» Si Mithra le soutient, le ciel prendra sa cause,(*d*)
» Et nous verrons alors si de tout il dispose.

Mais

» Mais il me faut de l'or, et le plus grand secret,
» Je crois qu'en peu de jours, vous serez satisfait.»
Darius le comprend, jurant d'être fidèle,
Il paie largement et ses soins et son zèle.
Lors Nigropont ajoute, en flattant son espoir,
» Que tout va désormais connaître son pouvoir.
» En attendant, seigneur, si vous voulez m'entendre,
» Sans vouloir aspirer à toujours vous défendre.
Vous pouvez désoler vos cruels ennemis,
Les détruire en un mot, en suivant mes avis.
Envoyez Mazéon et sa cavalerie,
Que je vois qui s'étend là-bas dans la prairie :
Soudain ordonnez-lui de piller et brûler
Tout le pays voisin, qu'il parte sans tarder.
Les Grecs privés bientôt de toute nourriture,
Des oiseaux dévorans deviendront la pâture ;
Du Tigre et de l'Euphrate opposez-leur les flots,
Ils périront plutôt au milieu de leurs eaux.
Le conseil du méchant est souvent homicide ; (e)
Darius applaudit au conseiller perfide,
Qui part pour conjurer et forcer Azaël
A faire intervenir la puissance du ciel.
Dans trois jours il promet de donner sa réponse,
Et le roi reconnaît la science du bonze ;
Puis suivant son dessein, appelle Mazéon :
C'est un guerrier fameux, un homme de renom.
« Sors avec tes soldats, va, porte le ravage
» Dans nos fertiles champs ; change en désert sauvage
» La plaine que tu vois ; et sans plus de détours,

» Qu'on n'y rencontre plus d'asyle et de secours.
Détestable fléau, trop désolante guerre!
Pour la parer en vain, on déchire la terre:
La fureur des humains détruit en un moment
Le fruit d'un long travail. Quel funeste engouement!
Mais voici Nigropont dans sa triste demeure,
Qui pour servir son roi, veut s'employer sur l'heure.
Sur la feuille à longs bords d'un platane encore vert,
Il écrit quatre mots en homme très-disert:
» Darius va périr pour sauver votre maître,
» Usez de votre accès près du souverain être.
Il va prendre à l'instant au fond d'un cabinet
La colombe fidèle, à qui, pour parler net,
Il attache sous l'aîle, afin qu'elle le porte,
L'écrit qu'il a tracé d'une main assez forte.
Mais comment la colombe ?.. Elle était un larcin
Qu'autrefois Nigropont fit à l'homme divin.
Sitôt que dans les airs, la pauvre volatile
A repris son essort, vers le soleil qui brille,
Par un instinct secret qui la meut, la conduit,
Elle va retrouver du sage le réduit.
Elle s'envole droit du côté d'Arménie;
On ne peut pas la suivre, et sa course est finie.
Azaël, vers le soir, au sommet d'un rocher,
Attendait tout pensif l'étoile du berger;
Se rappelait alors, selon son habitude,
L'inconstance du sort, et sa viscissitude.
D'un monde vicieux oubliait les grandeurs,
Le voyant se bercer des plus viles erreurs;
A quel étonnement son ame fut livrée,

Quand il vit dans les airs sa colombe empressée,
Le chercher de ses yeux, tourner autour du mont,
Il se sentit saisi d'étonnement profond;
Il la regarde ému, la signale et l'appelle;
Elle s'abat sur lui, puis agitant son aîle,
Lui fait appercevoir qu'elle porte un avis,
Des ordres en un mot qu'on veut qui soient suivis.
Dans le premier moment, Azaël plein de joie,
Ne voit que sa colombe... Ah! tu n'es pas la proie
» Des oiseaux ravissans, comme je le pensais;
» Je comprends à présent, je le sens, tu m'aimais.
Il la flatte cent fois, content il la caresse.
Et puis de Darius connaissant la détresse,
Il devint inquiet. Toi, chétif Azaël!
Aurais-tu quelqu'accès auprès de l'éternel?
Il ne sait que penser. Dans sa grotte profonde,
Il porte ce qu'il a de plus cher dans le monde.
Quelques dattes, de l'eau, voilà tout son repas;
Ce soir eut cependant pour lui quelques appas.
Le sommeil le saisit, tranquillise son ame,
Le lendemain matin il se sent tout de flamme,
Il ne redoute plus l'inconstance du sort,
Il se sent agité du plus heureux transport.
Allons, dit-il, du mont il faut gravir la cime,
Je ne puis au très-haut offrir une victime.
Mais il lit dans les cœurs, et les plus simples vœux
Seront reçus d'un Dieu miséricordieux.
Après bien des dangers, arrêté par la nue; (f)
Il croit son espérance à jamais confondue.
Cependant il franchit tous les épais brouillards,

Qui sont de l'Ararat comme autant de remparts.
Puis bientôt à ses pieds, le séjour du tonnerre
Dérobe à ses regards toute féconde terre.
Enfin de la montagne atteignant le sommet,
Il se croit bienheureux, et son cœur satisfait
Est prêt à se répandre en action de grace,
Quand il vit un lion qui des yeux le menace.
Il allait retourner... Mais soit que la blancheur
Des cheveux, d'un grand âge, et son air de candeur,
Au monstre furieux en ce jour en impose,
Le lion se retire, et l'approcher il n'ose.
Azaël s'avance, il voit un bâtiment
Bien conservé, de bois, en grand compartiment,
Ainsi que sur les mers en lance notre audace,
(Mais certes celui-ci n'était plus à sa place).
Il est saisi d'effroi, humblement prosterné,
Il cherche et se rappelle, et l'esprit étonné:
Grand Dieu, s'écria-t-il, les débris du déluge!
Quoi! l'arche de Noë.. Faut-il donc que j'en juge!
Le respect et la crainte en ces lieux relevés,
Tour-à-tour dans son cœur semblèrent élevés.
Lors il revient à lui, songeant à la prière,
C'est là qu'il reconnaît sa profonde misère.
Entre le ciel et lui, quelle immense hauteur!
Et comment pourrait-il en atteindre l'auteur.
Ainsi sur l'océan, le nautonier timide
Ne voit, autour de lui que la plaine liquide;
Il regarde par-tout, il mesure des yeux,
Et ne voit plus d'objets que les flots et les cieux,

Leur vaste immensité semble seule répondre :
Son cœur épouvanté, n'a plus qu'à se confondre.
Il recherche la terre, il appelle le port,
Et ne peut voir la fin d'un si funeste sort....
Amassant quelques bois, qu'il range en pyramide,
Azaël s'enhardit, la piété le guide.
Il allume ces bois, y répand des parfums,
Qu'il a gardé long-temps, et qui sont peu communs.
Dieu veut bien agréer le pieux sacrifice,
Aux vœux de l'innocent il est toujours propice.
La colombe à l'instant rapporte du laurier. (*g*)
Azaël s'écria : c'est le prix du guerrier !
Il descend d'Ararat, il retourne à sa grotte ;
Mais voici le lion qu'on rencontre à sa porte,
Qui se recule alors, et le laissant entrer
Y revient fièrement, et semble la garder.
Azaël fait un signe, et l'animal terrible
Retourne en rugissant à son repaire horrible.
Azaël vers le soir, examinant les cieux,
Vit par-tout l'éthérée, les astres radieux.
Mais lorsqu'à l'orient on vit monter Diane,
Son globe lumineux qui semble diaphane (*h*)
Lui parut tout sanglant et d'un rouge foncé ;
Admirant ce prodige il n'en fut offensé.
Bientôt de Darius s'éclipsera l'empire ;
Mais des faibles humains, qui connaît le délire ?
Les Grecs ont apperçu ce changement subit,
Après l'étonnement, la frayeur les saisit.
« La nature gémit de toutes nos conquêtes ;

» Nous avons fait cesser et nos jeux et nos fêtes
» Pour venir ravager des pays inconnus.
» Avons-nous l'amitié de ses peuples vaincus ?
» Ah ! retournons plutôt au sein de la patrie,
» La fortune est changeante, et le destin varie.
» Nos femmes par des cris et nos jeunes enfans
» Semblent redemander nos doux embrassemens.
» Eh quoi ! pour contenter la fureur d'Alexandre,
» Faut-il encor du sang, et pourquoi le répandre ?
De retour dans son camp, le Macédonien,
Se laisse rapporter tout ce froid entretien ;
Mais il aura pour lui quelques nouveaux prophètes,
Qui des ordres des Dieux seront les interprètes.
L'Egypte a des savans, quelques-uns sont suivis ; (*i*)
On les appelle donc, demandant leur avis.
Les prêtres vont répondre, et pour le satisfaire
Prétendent que la lune est à son ordinaire.
Enfin, que cette éclipse et tout ce changement
Est un ordre des Dieux, et leur commandement,
Qui dit que de la Perse on doit sans contredire,
Renverser au plutôt le formidable empire.
Tous en croyent ces mots, et le plus abattu
Va devenir un homme admirable en vertu.
A son retour au camp, le roi de Macédoine
Avait vu Mazéon en capitaine idoine,
Brûler tout le pays, que va-t-on devenir ?
« Dans la riche Assyrie, il nous faudra périr.
» Non, non, de par Hercule, arrêtons l'incendie,
» Et sachons des Persans suspendre la furie.
» En vain m'oppose-t-on le Tigre avec ses flots ;

» Avons-nous redouté du Granique les eaux ?
Voilà tous les soldats au beau milieu du fleuve ;
L'onde les couvre tous, ah ! quelle cruelle épreuve !
Mais que ne peut l'ardeur de ces braves guerriers ?
Ils sont tous orgueilleux de leurs nombreux lauriers.
Déjà leurs bataillons ont franchi l'autre rive,
Les voilà tous passés sans qu'un malheur arrive.
Ils ont déjà surpris d'énormes magasins ;
Ils repoussent loin d'eux de perfides desseins.
Alors et sur la gauche est une citadelle,
Sur le roc s'élevant, du pays la merveille.
On dit que Darius, toujours plus soupçonneux,
En a fait le dépôt d'effets très-précieux ;
Que c'est là qu'en repos se trouvent les richesses,
Qu'en les prenant, le roi peut faire des largesses.
On ordonne l'assaut. Les Macédoniens
Gravissent les rochers ; secondant leurs desseins,
Une nuit très-obscure, à la ville assurée,
A caché quelque temps qu'elle était assiégée.
Au point du jour le roi voit réussir l'assaut,
Et des murs élevés on va toucher le haut.
L'intrépide ennemi lance une énorme pierre,
Qui faillit d'Alexandre accourir la carrière.
Son casque en est rompu... Tombant évanoui,
Philippe le soulage et va le rendre à lui.
Devenu furieux, le Grec se précipite ;
Il est sur le rempart, le Persan prend la fuite ;
Quand on vint annoncer au prince triomphant
La mort du jeune Hector, dans les flots périssant.

Du grand Parménion, c'était le fils unique,
Le prix de la victoire alors parut modique.
Le prince à son ami rend des soins généreux,
Le lendemain pour lui vont les funèbres jeux.
Lors Darius outré n'oubliant pas sa proie,
Du trouble des vainqueurs s'étant fait une joie,
Veut encore profiter du mécontentement,
Et pour livrer le prince, il promet de l'argent.
Puis sans trop espérer le prix de tant de ruse,
Craignant que de lenteur un jour on ne l'accuse,
Il fait contre les Grecs avancer ses soldats,
Et veut encore tenter l'affreux sort des combats.
Sur la gauche marchaient ceux de la Bactriane.
Ils sont mille à cheval : ceux de la Suziane,
Les citoyens d'Aha, quelques Cananéens,
Sont suivis de bien près des Arachosiens.
Cinquante chariots armés de faulx tranchante,
Suivent ces cavaliers ; ils sèment l'épouvante.
On voit à leur côté le farouche Bessus,
Commandant à huit mille étendus au-dessus.
Le nombreux Massagète a fermé la clôture
De cette aile à cheval, dont il fait la parure.
Viennent les piétons ; c'est un amas confus
De cent peuples divers et d'un nombre diffus.
Après sont les Persans et ceux de l'Arménie,
Orobate à leur tête, en cette plaine unie,
Est lui-même soumis au vaillant Orzines,
Descendant de Cyrus... Ariobarzanes
Etait son lieutenant. Comptant sur la victoire,
Tous ces chefs orgueilleux n'aspirent qu'à la gloire.

Venaient après ceux-ci des soldats dont les noms
Restèrent inconnus, même à leurs compagnons.
Puis des bords étendus de la mer Caspienne,
Phradate commandait l'élite Arménienne,
A leur suite, on voyait près de cinquante chars,
Disposés avec eux de courir les hasards.
On voit après ces chars les Arabes volages
Avec les Indiens, autres peuples sauvages, (*k*)
Dont on savait les noms, sans compter sur leurs bras,
Qui ne pouvaient causer qu'un plus grand embarras.
Des chars armés de faulx terminaient l'escouade,
De soldats étrangers dont on faisait parade.
Près de là s'étendait le Babilonien,
Et l'énorme Bélite et le fort Cosséen.
Les anciens alliés de l'illustre Médie,
Et ceux de Nigropont et ceux de la Phrigie:
Le Parthe dont l'aspect dut être redouté,
Et le Scythe effrayant était à ce côté.
En voyant ces guerriers, Mars paraissait sourire:
C'était du monde entier qu'on disputait l'empire.
A la droite on voyait d'autres Arméniens,
Et ceux de Capadoce et tous les Syriens.
Les Mèdes triomphans, et tous ceux de Caduse,
(Que ce monde imposant ici ne nous abuse).
Cette aîle à ces côtés voyait pour son repos,
Cinquante chars roulans et tous armés de faulx.
Quarante mille étaient de la cavalerie,
Et près de deux cent mille à leur infanterie.
Ces guerriers déployés, disposés aux combats,

En bon ordre on s'avance, à près de mille pas.
Alors on s'arrêta, tous gardent le silence,
Attendant en ce jour l'instant de la vengeance.
Les Macédoniens, jusqu'alors furieux,
Sentirent ralentir un transport généreux.
Pénétrant tous les cœurs, une terreur panique
A couvert tous les fronts d'une pâleur unique.
Le ciel était ardent comme au jour de l'été,
Lançant à leur regard la plus vive clarté.
Il leur semblait déjà voir s'engager l'affaire,
Et fort heureusement par un pas téméraire.
Mazéon qu'on voyait placé sur la hauteur,
Ne sut point profiter d'un instant de frayeur.
Alexandre aussitôt s'apperçoit de la crainte,
Mais son ame jamais n'en ressentit l'atteinte.
Il commande aux guerriers de prendre du repos;
» L'ennemi loin de nous ne peut causer de maux.
Alors tous les soldats que la raison ranime,
Vont bientôt se fier au héros magnanime;
Chacun reprend son arme, une nouvelle ardeur
Passe de rang en rang et réchauffe le cœur.
Le lendemain matin au lever de l'aurore
On n'a point terminé, tout n'est pas prêt encore.
Mazéon s'en retourne au camp de Darius,
Où vient de l'appeler, un ordre de Bessus;
Ce poste avantageux est pris par Alexandre,
La grandeur du péril commence à se comprendre:
Car on voyait delà les nombreux bataillons,
Et l'ordre du combat et tous les escadrons.
Le prince n'était pas sans quelque inquiétude,

Et ne pouvait sortir de sa sollicitude;
Souvent il consultait l'ami Parménion,
Puis pesait son avis avec réflexion.
Il sentait qu'il fallait remporter la victoire,
Ou perdre en un instant son renom et sa gloire.
Ainsi le nautonier surpris par un gros tems,
Croit sa science en défaut et compte les momens.
Il cache cependant le trouble qui l'agite;
Et du pressant danger pour écarter la suite.
Il se fait éclairer par les Péoniens,
Et range sur deux rangs les Macédoniens.
Il met sur les deux flancs, et loin dans la prairie,
Ces vaillans cuirassiers et sa cavalerie.
Les Macédoniens, pour jetter la terreur,
Font retentir l'écho d'une longue clameur.
Le Persan y répond, et son cri plus terrible,
Se prolongeant au loin en devient plus horrible.
Les vallons en sont pleins, et les vastes forêts
Le répétant encor, les rend plus satisfaits.
Les Macédoniens s'avancent pour combattre,
..... Mais cette grande ardeur doit un peu se
rabattre.
Alexandre voulait s'assurer de leur cœur,
Le rendre inaccessible à la vaine frayeur.
On vit alors les chefs de l'une et l'autre armée
Parcourir tous les rangs d'une voix animée,
Disposant les soldats à faire leur devoir,
Et montrant des vaincus le honteux désespoir.
Ils examinent tous les armes et l'armure,
Qui d'un brave guerrier font l'unique parure.

On entend dans les airs retentir les clairons,
Le cœur se fortifie animé par leurs sons.
Vers le soir Alexandre appelle dans sa tente
Clite, Parménion et contre leur attente :
Sur l'heure du combat il veut les consulter;
Ephestion les suit, et prêt à tout tenter;
Les vaillans généraux pèsent avec sagesse
Les moyens d'éviter un instant de détresse.
Chez les Persans le trouble et la confusion,
Le grand art chez les Grecs, la réputation,
Ce moment doit fixer leur haute destinée.
Que cette heure est tardive et quelle est fortunée!

NOTES DU SIXIÈME CHANT.

(a) On sait que dans tous les siècles on a vu des partisans de la science qu'on nomme à présent cabale, et que cette science prohibée a eu plus de crédit dans certains siècles.

(b) L'homme qui vit dans la solitude est souvent soupçonné de misantropie, quoique souvent le soupçon soit injuste.

(c) Sans vouloir approfondir sa cause, l'homme déloyal cesse quelquefois de poursuivre celui que sa probité met au-dessus de ses atteintes.

(d) Sans croire à l'influence du ciel, l'impie, pour s'accommoder à ce qu'il croit faiblesse chez autrui, feint de donner dans la croyance d'un autre; mais il propose toujours les moyens de tentation.

(*e*) On sait à quel danger David fut exposé dans la conjuration de son fils, par le conseil d'Achitophel.

(*f*) Le mont Ararat est d'une hauteur prodigieuse ; il est couvert de neige en tout temps, et son sommet s'élève au-dessus des nues.

(*g*) La colombe rapporta à Noé une branche d'olivier en signe de paix. Ici elle en apporte une de laurier à Azaël, pour lui faire connaître les succès d'Alexandre.

(*h*) On dit là la lune diaphane, parce qu'elle paraît transparente.

(*i*) Les prêtres égyptiens ont été en crédit chez les anciens, et passaient pour fort éclairés.

(*k*) Comme les états du roi Darius étaient fort étendus, on suppose qu'il avait quelques provinces adjacentes aux Grandes-Indes.

SEPTIÈME CHANT.

ARGUMENT.

Conseil tenu par Alexandre. Parménion conseille l'attaque de nuit. Alexandre la rejette. Les Persans veillent toute la nuit. Disposition des troupes Macédoniennes. Bataille d'Arbel. Les Persans reprennent leurs prisonniers. Un aigle plane sur la tête d'Alexandre. Défaite de Darius. Mazéon, qui commandait l'aile droite, apprenant le désastre du reste de l'armée, fait sa retraite et rentre dans Babilonne.

Alors Parménion, par excès de prudence,
Et se fiant beaucoup à son expérience,
Conseillait à son roi de surprendre la nuit
Le camp de Darius. Voici tout son déduit :
« Tous ces peuples divers, de différent langage,
» Vont se confondre ensemble, augmenter le carnage ;
» Et se croyant par-tout entourés d'ennemis,
» Iront en furieux égorger leurs amis.
» De ces Scytes grossiers la hideuse figure,
» Et de leurs Bactriens l'effrayante stature,
» Sitôt l'éclat du jour étonnant le soldat,
» Pourrait bien ralentir son ardeur au combat.

L'on vit de cet avis maint vaillant capitaine ;
Plus, pour livrer bataille il faut garnir la plaine....
Contre tout le conseil, l'heureux Polyspercon
Soutint qu'un tel avis ne pouvait être bon.
« Nous attaquer la nuit, reprit lors Alexandre,
» Cela me paraîtrait difficile à comprendre.
» La surprise, la fraude sont le fait d'un brigand,
» Qui n'aime que le crime et qui n'a rien de grand.
» Je veux, quand je combats, que le soleil m'éclaire,
» Les Grecs ne doivent pas redouter la lumière.
» De mes fâcheux destins si j'avais à gémir,
» D'un trop honteux succès je ne veux pas rougir.
» Vous voyez, au surplus, que déjà le barbare
» A tout événement, au combat se prépare.
» Disposez donc les Grecs à se battre demain,
» Qu'on commence l'attaque avant qu'il soit matin.
Darius et les siens sont dans la méfiance ;
On allume des feux, signe de défiance.
Moitié de ses soldats veillent pendant la nuit,
Lui-même est à cheval jusqu'à près de minuit;
Puis à son grand mitra court offrir sa prière :
« Les Macédoniens sont à l'heure dernière,
» Dit-il, je les ai vus sur nous précipités,
» Par une affreuse crainte ils se sont arrêtés.
Sans être intimidé, le pieux Alexandre
Fit aussi près de lui revenir Aristandre.
L'augure, en habit blanc, invoque Jupiter,
La victoire et Minerve, et les dieux de l'Ether.
Son front était couvert de riches bandelettes,

Il prononce tout bas ses formules secrettes,
Qui sont pour l'ennemi des malédictions,
Pour ceux de son parti des bénédictions. (*a*)
Il tient entre ses mains de paquets de verveine,
Et sa demande aux Dieux ne saurait être vaine.
Le roi des Grecs après va prendre du repos;
Il est de sur son lit comme accablé de maux,
Ne sachant autrement tout ce qu'il doit résoudre,
Et paraissant frappé comme d'un coup de foudre.
Le sommeil à la fin s'empare de ses sens,
Pour rendre la vigueur aux membres languissans.
Le soleil plus brillant commence sa carrière,
Et tout paraît céder à sa vive lumière.
Les Macédoniens sont déjà préparés,
Et les gardes du roi sont par-tout entourés.
Les chefs fort étonnés s'approchent du prétoire,
En voyant que le roi semble oublier sa gloire.
Un silence effrayant régnait autour de lui;
Aussitôt tous les Grecs se croyent sans appui.
» Eh! quoi, se disait-on, c'est lui qui nous éveille,
» Sa lenteur aujourd'hui paraît une merveille.
Parménion cherchant prétexte à ralentir,
Ordonne à tous les Grecs d'aller se rafraîchir. (*b*)
Mais le Persan menace, et déjà le temps presse,
Il faut sortir du camp, ou bien qu'on le délaisse.
Parménion hasarde, il entre en hésitant,
Regarde autour de lui, son cœur est palpitant;
Un silence profond régnait dedans la tente,
Il appelle son roi, mais contre son attente,
Il est sourd à ces cris, il fallut le toucher...

« Quand

« Quand ordonnerez-vous, aux troupes de marcher,
» Seigneur?.. on vous attend... Le Mède en assurance,
» Est déjà dans la plaine; et c'est vous qu'on devance!..
» Va, répond le héros, je ne dormirais pas,
» Si je n'eusse assuré le sort de ces combats.
» Quand Darius allait ravageant son empire,
» Brûlant les alimens, cherchant à tout détruire,
» J'avais quelques soucis, il vient de me servir,
» C'est la bataille, ami, qu'il s'empresse d'offrir.
Il se revêt alors d'une superbe armure,
D'airain au feu bruni, son unique parure.
Ses brassards sont d'acier et son bouclier d'or,
Son épée et son cœur composent son trésor.
Sur le casque on voyait un dragon indomptable,
On le revêt des peaux d'un tigre épouvantable.
Monté sur Bucéphal, il parcourre les rangs,
Fait sortir ses soldats de leurs retranchemens.
Le feu brille en ses yeux, il inspire l'audace,
Et le Grec rassuré redoute sa menace.
Clitus sur l'aile droite étend ses escadrons,
Philotas près de lui place ses bataillons.
Méléagre et les siens, suivis d'une phalange,
Et les Argiraspins, troupe encore plus étrange,
Du grand Parménion Nicanor est le fils, (*c*)
C'est lui qui les commande, ils lui sont tous soumis.
Pour soutenir ceux-ci, voilà le brave Oreste,
Et l'illustre Cœnon, et le vaillant Lynceste.

Enfin Polisperchon et le fort Amyntas
Voyent les étrangers par-tout suivre leurs pas.
Le fier Balaréen est placé près cette aîle,
Philagus les commande, on compte sur son zèle.
Sur la gauche on étend les nombreux Locriens,
Cratère les commande avec les Achéens.
Maléon les suivait, et ceux de Thessalie,
Escadron de Philippe, et qui jamais ne plie.
On appuya cette aîle avec précaution,
On aurait pu cerner, dans la confusion,
Des Macédoniens la vigoureuse armée,
Qui d'un nombre puissant eût été surpassée.
Attale et les Crétois, et les Illyriens,
Faisaient donc face au flanc comme les Apriens.
On plaça des chasseurs la troupe mercenaire,
Les frondeurs, les archers armés à la légère;
Ils pouvaient au besoin montrer aux ennemis,
Un front plus redoutable à leur ordre soumis.
Tout étant disposé, le prince alors commande
Aux chars armés de faulx d'ouvrir toute la bande,
En cas que l'ennemi s'avance au grand galop,
S'il venait au contraire au pas, au petit trot.
Il fallait l'effrayer, poussant un cri terrible,
Puis accabler de traits le cheval irrascible.
On plaça loin de là, sur quelques monts choisis,
Sigigambis la reine avec ses petits-fils,
Ne laissant auprès d'eux qu'une bien faible garde;
Car un jour de combat il faut qu'on se hasarde.
Toute la gauche alors reste à Parménion,
Le roi reste à la droite. On amène Bion,

Ce transfuge rapporte au vaillant Alexandre,
Qu'on lui tend plus d'un piège, afin de le surprendre:
Que des trappes en fer retenant ses chevaux,
Aux cavaliers surpris vont causer mille maux.
Il montre le terrain, le roi dit qu'on l'évite,
Puis adresse ces mots à tous ceux de sa suite:
« Je suis heureux, amis, de montrer à vos yeux,
» La fin de nos dangers, un succès glorieux.
» Rappelez-vous ici les monts de Cilicie,
» Les Syriens vaincus, et l'Egypte asservie;
» Le désespoir affreux qui conduit les Persans,
» Eux de tant de malheurs les cruels artisans.
» Le reste est un amas de nations barbares,
» Sans armes, sans renom, en costumes bisarres:
» Moi, je vois vos exploits, connais votre valeur,
» Nous trouverons la gloire en poursuivant l'honneur.
» Qui pourrait retourner sans exposer sa vie,
» Qu'il compte les climats entre lui, sa patrie!
» Il faut vaincre aujourd'hui. C'est là notre destin,
» Et trouver des travaux la couronne et la fin.
Cependant Darius, avec un grand cortège,
Avance sur la gauche, il la tient, la prétège;
Elevé sur un char, à tous ses généraux,
Méprisant l'ennemi, il prononce ces mots:
« Souverain autrefois d'une vaste contrée
» Qui comprend l'Hélespont, la Méditerranée,
» Et les derniers confins du Gange et de l'Indus,
» Vous voyez ces états pour nous presque perdus.

» Ce n'est plus des lauriers, ce n'est plus de la gloire,
» Qu'il nous faut acheter au prix de la victoire.
» Il faut combattre, amis, pour notre liberté,
» Retrouvez dans vos bras votre sécurité.
» Laisserons-nous tomber un formidable empire,
» Que l'univers redoute et que tout peuple admire.
» Sur les bords du Granique aux Grecs en fureur,
» Opposant peu de monde, on eut du déshonneur.
» Lorsqu'on s'est présenté dedans la Cilicie,
» On voyait un recours aux champs de la Syrie,
» Et l'Euphrate et le Tigre offraient encor leurs flots ;
» Mais ici nous touchons au terme de nos maux.
» Il faut vaincre ou périr, défendre nos épouses,
» Nos pères, nos enfans, que leurs fureurs jalouses
» Ont voulu nous ravir. C'est la cupidité
» Qui les conduit encore, et la témérité.
» Les Macédoniens ne sont qu'en petit nombre,
» De leur première armée, on ne voit plus que l'ombre.
» Fatigués de combats, livrés au désespoir,
» Ils vont céder à ceux que conduit le devoir.
» Eh ! qui viendrait encor m'opposer Alexandre ?
» Ce nom si redouté doit-il encore surprendre ?
» Eh ! qu'a-t-il plus que tous, c'est un simple *animal* (*d*),
» Qui ne peut à lui seul faire que peu de mal.
» Enfin, je ne sais pas, je sens ma confiance

» Augmenter chaque instant, ainsi que ma puissance :
» Rappelez aujourd'hui, vous les fils du soleil,
» Que vous adorez tous cet astre sans pareil.
» Rappellez-vous Cyrus, cet homme incomparable,
» Ce héros vertueux, ce guerrier indomptable :
» Alors du nom Persan connaissant la grandeur,
» Dans les rangs ennemis répandez la terreur.
» Que vous dire de plus ? je suis à votre tête,
» Elevé sur un char, comme en un jour de fête.
» Songez à m'imiter, j'y consens de bon cœur,
» Dussé-je en ce grand jour trouver le déshonneur.
Au même instant le Perse assouvit sa furie ;
On voit courir les chars et la cavalerie.
Les chars impétueux déchirent les soldats,
De l'écuyer la lance a donné le trépas.
Aussitôt Mazéon presse et songe au bagage,
Là sont les prisonniers : pour sortir d'esclavage
Sans doute ils s'armeront. Parménion dompté
Ne sait quel parti prendre ; il se voit surmonté.
« Volez auprès du roi, mon cher Polydamante,
» L'avertir du danger, on trompe mon attente.
Alexandre répond : « Ce n'est pas le butin
» Qui peut de la bataille arrêter le destin.
» On ne doit pas ici songer à le défendre,
» Quand nous aurons vaincu, nous saurons le reprendre.
» Le Persan rompt la garde : il prend Sigigambis,
» Darius est vainqueur et les Grecs sont soumis.
Voilà tous les captifs qui saisissent des armes,

Et vont causer aux Grecs de nouvelles alarmes.
Le barbare se livre aux plus honteux excès,
Comptant de tous côtés sur un heureux succès.
La reine cependant garde un profond silence,
Sans changer de couleur, sans changer de pres-
tance;
Elle reste immobile et craint de s'échapper,
De tout ce changement n'osant pas s'occuper.
Amyntas accourut, mais sa cavalerie,
Des Scytes irrités, brave en vain la furie.
A peine le combat entre eux est engagé,
Qu'il revient près du roi, craignant d'être égorgé.
D'une juste vengeance abandonnant le soin,
De ce premier échet, il fut triste témoin.
Qui pourrait peindre ici le dépit d'Alexandre.
« Arrétas, faut-il donc par-tout se laisser prendre?
» Du Schyte impétueux allez rompre l'effort,
» Et ne m'oubliez pas... La victoire ou la mort.
Les Grecs en ce moment ont repris l'avantage,
La force leur revient ainsi que le courage.
Déjà des chariots, les chevaux transpercés,
Au loin dedans la plaine ont été dispersés.
Des conducteurs mourans, les corps dans la pous-
sière,
Déchirés en lambeaux, ensanglantent la terre.
Arrétas a réduit le Schyte au désespoir,
Leur chef est abbatu, c'est un nouvel espoir.
Mais Darius veillait; ceux de la Bactriane.
Sont envoyés par lui. Le Persan se pavane
Voyant encor les Grecs cédant à ses efforts,

On ne peut résister : les Bactriens plus forts,
Des Macédoniens ont fait un grand carnage.
Voyant de tous côtés s'augmenter le ravage,
Ils poussent dans les airs des cris victorieux;
Leur choc en ce moment devint plus dangereux.
Les Macédoniens, du côté d'Alexandre,
Viennent se rassurer, et lui de les reprendre,
Et quand les Bactriens n'en veulent qu'au butin,
Il cherche du combat à changer le destin.
Il presse ses soldats, accuse leur molesse,
Les fait se repentir d'un instant de détresse.
Vous eussiez vu dès-lors les Perses succomber,
Sous les plus rudes coups les plus vaillans tomber.
Leurs casques sont brisés, et de leur javeline,
Les Macédoniens leur frappent la poitrine.
La mort va dévorant ces terribles guerriers,
Qui déjà se croyaient couronnés de lauriers.
L'aîle gauche du Mède, à la douce espérance,
Ose encor se livrer : bientôt elle s'avance,
Faisant un circuit, vint pour envelopper
Le héros combattant qui se fait redouter.
Des Agriens tout frais, c'est la cavalerie,
Qui d'un peuple barbare arrête la furie.
Ils chargent, les forçant à se tourner vers eux;
Ils vont sauver le roi par ce soin généreux.
On a changé par-tout l'ordre de la bataille,
On s'efforce à l'envi de faire un coup qui vaille.
Les deux rois se tenant au poste de l'honneur,
L'un sur son Bucéphal, et l'autre en sa fureur,
Sur son char élevé, parcourant la carrière,

Les Persans plus nombreux mordaient tous la poussière ;
Mais ils blessaient les Grecs oubliant le péril.
Chacun défend son maître ; eh ! que leur restait-il ?
Un des rois succombant la cause était finie,
Celui qui le perdait rencontrait l'infamie.
On vit alors paraître un prodige étonnant,
L'oiseau de Jupiter à son fils combattant,
Seul vint du haut des airs apporter la victoire,
Volant autour de lui comme un gage de gloire.
Le bruit des combattans, les plaintes et les cris,
Rien ne peut l'effrayer, tous les yeux sont surpris.
Aristandre l'augure, en tire un doux présage,
Et le laurier en main, du signe il fait usage ;
Il fait voir aux soldats le favorable oiseau.
Ce fut là de son art un triomphe assez beau.
Dans les rangs aussitôt, on voit la confiance ;
On se serre, on combat avec plus de vaillance.
Enfin un javelot va percer l'écuyer,
Qui du char du Persan modérait le coursier.
On croit Darius mort, sa chûte les entraîne,
Chacun lâche le pied, on s'enfuit dans la plaine ;
Par-tout on n'entend plus que des affreux sanglots,
Des hurlemens, des cris, suite de tant de maux.
L'aîle gauche est en fuite, et le char à l'autre aîle,
L'instruit d'un grand malheur et par-tout le décèle.
Darius incertain veut prendre son poignard,
Sur ses soldats défaits jette alors un regard.
Mais les voyant alors qui veulent se défendre,
Au malheur qu'il redoute, il n'ose pas se rendre.

Pendant qu'il hésitait, tous les autres Persans,
Livrés au désespoir abandonnent les rangs.
Alexandre vainqueur, a changé de monture,
Pour la troisième fois il poursuit l'aventure,
Frappant de tous côtés ceux de ses ennemis
Qui peuvent nuire encore et ne sont pas soumis.
Ce n'est plus un combat, mais bien une défaite,
Un carnage effrayant, la déroute complète.
Darius sans espoir, déjà tourne son char,
Et remet son salut dans les mains du hasard.
Par-tout on le poursuit, Junon d'une nuée
Couvre sa fuite; hélas, avec sa destinée!
Des tourbillons épais ont couvert les Persans,
Et le son de leurs voix guide les triomphans.
Il s'en fallait beaucoup que l'heureuse fortune,
Au beau Parménion, comme au roi fût commune.
Parménion vaincu, voyait de toute part,
Tous ces rangs confondus, sans ordre et sans rempart;
On l'avait entouré.... Dans cette conjoncture
Il voit tout le danger et rien qui le rassure.
D'un péril effrayant, il avertit le roi,
Poursuivant l'ennemi de la meilleure foi,
Qui frémit quand il voit s'échapper la victoire,
Et qu'il ne peut saisir que moitié de sa gloire.
Darius plus heureux échappe de ses mains.
Lors Mazéon apprend que les Dieux inhumains,
Dans le champ de l'honneur ont délaissé son maître,
Qu'il n'est plus général... sans passer pour un traître.

Par un si grand malheur son cœur est abattu,
Il ne retrouve plus de force et de vertu.
Ses soldats languissans, en partageant sa crainte,
Ne peuvent soutenir cette cruelle atteinte.
Parménion sentant se ralentir les coups,
Ne sait qui peut ainsi suspendre leur courroux.
Des vaincus à l'instant réchauffant le courage,
Il cherche à profiter d'un moment d'avantage.
» Sans doute le Persan le cède à votre roi,
» Il subit des vaincus la trop funeste loi.
» Eh ! quoi ne pourrons-nous les rompre dans leur fuite ?
» Voyez, ils sont saisis d'une terreur subite.
Il dit, et tout à coup on voit ses bataillons,
Faire un nouvel effort avec les escadrons.
Par-tout le Persan fuit; Parménion fidèle,
Arrête ses soldats, et modère leur zèle.
Lors Mazéon faisant un très-long circuit,
En sage général, la retraite conduit,
Quitte la plaine, arrive aux murs de Babilone,
Et s'y met à l'abri des fureurs de Bellone.

NOTES DU SEPTIÈME CHANT.

(*a*) Ces sortes d'imprécations chez les anciens se prononçaient par deux chœurs, l'un enchérissait sur l'autre. On voit dans la bible que Balaam est appelé d'un roi pour maudire Israël.

(*b*) Se rafraîchir, c'est-à-dire, prendre de la nourriture.

(*c*) Apparemment ce Nicanor était un fils naturel de Parménion, ou le mot *puer acolythos*, en grec, a été mal traduit.

(*d*) Les philosophes anciens ayant défini l'homme un animal raisonnable, Darius peut appeller Alexandre un simple animal, comme nous dirions nous, Alexandre n'est qu'un seul individu. Au reste ce mot est dans Quinte-Curce.

HUITIÈME CHANT.

ARGUMENT.

Suite de la défaite de Darius. Il passe le Lycus. Alexandre court quelques dangers en revenant de poursuivre les fuyards. Conspiration de Bessus. Il assassine le monarque Persan. Arrivée de Thalestris au camp des Grecs. Elle offre sa main au vainqueur de l'Asie. Son hymen. Mazéon détermine les habitans de Babilonne à reconnaître Alexandre. Députation qui lui est faite. On apprend l'arrivée de Porus, qui vient disputer au conquérant l'empire de l'Asie. Les Grecs marchent au-devant de lui. Position des deux armées.

DÉJA s'était passé le jour trop mémorable,
Qui des enfans d'Assur vit la fin déplorable.
Darius s'enfuyait vers les bords du Lycus,
Avec un peu des siens, et d'un air tout confus;
Il traverse le fleuve, et son ame royale
Alors ne parut pas cruelle et déloyale:
Car il ne voulut point qu'on détruisît le pont
Qui venait à l'instant de cacher son affront.
Laissant à ces fuyards le trop fameux passage,
Aimant mieux s'exposer à quelque grand dommage
Que livrer ses sujets au fers des ennemis,

Connaissant le danger auquel ils sont commis.
Il pressa sa retraite ; en passant près d'Arbelle,
Au milieu de la nuit, là son grand cœur chancelle ;
Il voit qu'il a perdu son rang et son pouvoir,
Et que cette défaite a détruit tout espoir.
Qui pourrait en effet peindre son infortune ?
Ce que fait éprouver le jeu de la fortune.
De ses soldats défaits tous les champs sont remplis,
Leurs bataillons rompus et tous les chefs détruits.
Le sort, du monde entier, vient de donner l'empire :
Le Persan en frémit, il en pleure, il soupire.
Il ne sait ce qu'il fait, il cherche les forêts,
Des chemins tortueux, au milieu des guérêts ;
Dévoré par la soif et le mal qu'il endure,
Il laisse dans les champs ses traits et son armure :
Il boit avidement l'eau de quelque bourbier,
Et l'on voit loin de lui s'égarer son coursier.
Dans les hameaux voisins, de cette catastrophe,
Tout pleure et tout gémit à son funeste approche.
L'air au loin retentit de soupirs, de sanglots ;
Ainsi lorsqu'un vaisseau s'abime au sein des flots,
Si quelques malheureux se sauvent du naufrage,
Arrivant presque nuds sur quelque aride plage,
Se roulant sur le sable, ils voyent leur malheur ;
On n'entend que des cris, accens de la douleur,
Des pêcheurs accourant partagent leurs alarmes,
Et le premier abord se passe dans les larmes.
Cependant Alexandre est aux bords du Lycus,
Où l'armée en déroute, en un ordre confus,

S'empresse de passer le pont de la retraite ;
Et son empressement prolonge sa défaite.
Les uns sont entraînés par le courant des eaux,
Les autres fatigués succombent à leurs maux.
Mais déjà de la nuit s'étend le voile sombre,
Et les vallons voisins sont couverts de son ombre.
Le Macédonien songe à Parménion,
Il ramène avec lui ceux de sa nation :
En chemin il apprend une heureuse nouvelle,
La victoire a par-tout terminé la querelle.
Il revenait vainqueur, les soldats triomphans,
Remplis de leur bonheur, n'observaient pas les rangs ;
Lorsque l'on vit venir de la cavalerie,
Dont tous les escadrons remplissent la prairie.
Le chef était Persan, la fureur des combats
Faisait briller ses yeux ; il cherchait le trépas.
C'était le reste affreux de cet horrible orage,
Qui dans les champs d'Arbel a porté le ravage.
Brusquement il attaque : Alexandre surpris,
A peine a le moment de ravoir ses esprits.
Il donne à Hiarbas un coup de cimetère,
Le Persan en courroux va mordre la poussière ;
De tous les siens alors les divers pelotons,
Renoncent au combat ; leurs nombreux escadrons
Profitent de la nuit, à travers les ténèbres,
S'arrachent murmurant à des lieux si funèbres :
On ne peut pas compter la perte des Persans.
Des Macédoniens..... un peu moins de trois cents.
Alexandre en ce jour fit preuve de courage ;

Sa conduite admirable était digne d'un sage.
Il fut bien secondé par les chefs, les soldats.
Qui portaient presque tous des marques des combats.
Ephestion avait le bras percé de flèches,
Ménidas et l'Enos, Perdicas sans recherches,
Paraissaient accablés de coups de javelots;
Et tous semblaient toucher à leur dernier repos.
Ils allaient tous quitter, sans murmure, sans plainte,
Et l'odieuse mort n'inspirait nulle crainte.
On peut dire en un mot que dignes de leur roi,
De l'imiter en tout ils s'étaient fait la loi.
Mais revenons au roi, qu'un sort trop misérable,
Du monde alors connu rendit bientôt la fable.
Le perfide Bessus, le cœur rempli d'orgueil,
De son pays en pleurs ne connut pas le deuil.
Sur le malheur commun bâtissant sa fortune,
Le titre de sujet dès long-temps l'importune.
Il va prôner par-tout son nom et sa valeur,
Disant que Darius a perdu tout honneur;
Que pour porter le sceptre avec le diadême,
Il faut un autre chef, et ce chef est lui-même;
Qu'il faut un bras nerveux pour soutenir l'état,
Qu'on ne peut plus compter sur l'ancien potentat.
Qu'à gouverner toujours il fut trop mal habile,
Les rênes du pouvoir ont fui sa main débile.
.... Ces discours ont crédit près des séditieux,
Bientôt on se répand en propos odieux;
Et déjà des soldats la troupe mutinée,
A secouer le joug, paraît être obstinée....

L'audace va croissant, des chaînes.... ô douleur !
Voilà ce qu'on propose au roi, dans son malheur.
N'osant pas toutefois couronner l'insolence,
Ou pour mettre à l'injure un peu plus d'importance,
Les chaînes qu'il porta faites avec de l'or,
Etaient de sa ruine un séduisant décor.
Il les portait hélas dans sa douleur amère,
Et ce luxe augmentait sa honte et sa misère.
O vous que la fortune a tant favorisé,
Voyez son inconstance ! ah souvent abaissé
Celui qui possédait le sceptre et la couronne,
Voit tout à coup passer l'éclat qui l'environne.
Celui qui se croyait élevé vers le ciel,
Tombe dans l'esclavage et semble criminel.
Méprisez les erreurs d'un cruel despotisme,
Rejetez les fureurs de l'ardent fanatisme;
Car celui qui régit se doit à l'équité,
Il doit du roi des rois imiter la bonté....
On traîne Darius de province en province,
Parmi des ennemis on est rarement prince.
Le perfide Bessus devint son assassin,
C'est le fait d'un sujet orgueilleux et mutin.
Darius en mourant connaît la providence,
Qui de tant de forfaits a su tirer vengeance.
Le meurtre, le poison, pour conserver ses droits,
Il avait tout usé... C'est leçon pour les rois.
Sa chûte fut affreuse autant que déplorable, (*a*)
Qui pourra définir s'il fut le plus coupable ?
Alexandre sait tout; quoique son ennemi,
Il dit qu'il vengera sa mort comme un ami.

Ainsi

Ainsi dans les forêts on voit tomber le hêtre,
Qui des arbres voisins était comme le maître.
Autour de lui long-temps, tous les vents déchaînés,
Ont agité sa feuille ; à tous abandonnés,
Ses rameaux gémissaient. Depuis peu le tonnerre
En tombant près de lui l'arracha de la terre,
Quand le fer ennemi qui le frappe aujourd'hui,
Le laisse dessécher, sans force et sans appui.
Mais faisons succéder aux horreurs de la guerre,
Les plaisirs enchanteurs de l'enfant de Cythère.
Le bruit de tant d'exploits parcourant les climats,
Pour tous les étrangers ne fut pas sans appas.
Le sexe le plus faible aime aussi le courage,
S'attachant à l'honneur, il croit qu'il le partage.
Frappé par les hauts faits, il semble s'élever,
Quand d'un mortel heureux, il se voit adorer.
Thalestris encor jeune, et célèbre amazone, (*b*)
Ne se refusa pas d'abandonner son trône.
Des vallons du Caucase, aux bords du Thermodon,
Elle vient de sa main au roi faire le don ;
La longueur du chemin n'a rien qui l'épouvante,
L'ambition pourtant n'est pas ce qui la tente.
Trois cents jeunes beautés au Macédonien,
Viennent pour demander un secret entretien.
Elles peuvent charmer ; la tournure agréable,
De l'attirail guerrier, en paraît plus aimable.
La reine a sur son front un diadême d'or,
Son arc de diamant vaut tout seul un trésor.
Sa robe d'un fin lin, élégamment levée,
Pourrait bien un instant occuper la pensée.

Enfin elle demande à parler au héros,
Qui ne peut refuser... C'est charmer son repos.
Sitôt que sans détour s'annonce cette reine,
On s'empresse à l'envi, près de la souveraine.
Alexandre fait tendre un riche pavillon,
Vaste et bien décoré, digne de son renom.
On annonce des jeux pour célébrer la fête,
Qui montre que la gloire atteint partout le faîte;
A ce grand appareil de l'hymen, le flambeau
Va s'allumer pour lui, c'est un jour assez beau.
Qui pourrait raconter en assez beau langage,
Les plaisirs d'un moment, l'unique de son âge.
Une jeune beauté que la *loi du pays*
Autorise à trouver parmi des ennemis,
Un époux de son choix, pour obtenir personne,
Qui puisse en un besoin lui succéder au trône.
Entre ces deux époux pleins d'éducation,
On vit se faire alors une convention.
Si Thalestris avait un fils du mariage,
Il était à son père, ayant son héritage;
Mais aussi si le sort disposait autrement,
La fille appartenait à son gouvernement.
Oh des loix des climats; effet par trop étrange!
Qui de vains préjugés, en tous les tems nous venge.
Mais que dis-je!.... Apollon est-il un raisonneur?
Le sentiment le guide et non l'esprit d'erreur.
Je reviens à mon prince, à son auguste reine...
On dresse un pavillon dans une vaste plaine,
On prodigue partout la pourpre de Sidon;
De son sensible cœur le héros fait le don.

Jadis, quand je lisais les amours de Mandane,
Avec son Artamène, aucun ne les condamne.
Rapellez-vous, amis, le nom du grand Cyrus,
Les efforts obstinés, les dédains superflus,
Et vous saurez ici comment cette princesse
Se reconnaît vaincue et cède à la tendresse.
La nature commande, on a besoin d'aimer;
Chacune doit son cœur à qui sut la charmer.
Pour cet heureux hymen on invoquait Hercule,
Alexandre en ces lieux s'est montré son émule.
On lui dresse un autel qu'on couronne de fleurs,
Et là les deux amans se font don de leurs cœurs.
Le prêtre satisfait immole les victimes,
Et le camp retentit des chants les plus sublimes.
Après viennent les jeux suivis d'un grand festin,
Alexandre en ce jour parut l'homme divin.
Le lendemain matin nos jeunes Amazones
Font preuves de talens, en habiles personnes.
La trompette a sonné, montant des chevaux blancs.
Au lever de l'aurore on parcoure les champs,
Elles font un tournois et montrent leur adresse,
Chacune en ce combat veut être la maîtresse.
Lors on vint annoncer que le grand Mazéon,
Au roi, de Babilone a fait enfin le don.
Mazéon de retour en sa riche patrie,
Sans honte peut livrer les villes de l'Asie.
Tous ses concitoyens satisfaits de son choix,
Sont prêts à recevoir le plus vaillant des rois.
On relève partout les tours, les obélisques,
Des palais somptueux, les façades antiques,

Et les jardins en l'air que fit Sémiramis,
Le temple de Bélus dont le culte est permis ;
Tout ce que peut fournir le luxe, l'opulence,
On n'épargne en ce jour les soins ni la dépense.
Au-devant du vainqueur on envoie un grand char
Chargé d'or et d'argent, ciselé par Oxar.
Ce char est précédé d'une bonne musique,
A qui de gros tambours font souvent la réplique.
Des prêtres Caldéens qui connaissaient le ciel,
Fameux par leur savoir d'un renom immortel.
Des nobles, des soldats, tous forment le cortège,
Des mages de Zerdust un très-nombreux collège,
Au roi de Macédoine un fortuné destin,
Fait voir ses ennemis, l'olivier à la main,
Lui demandant la paix soumis à sa puissance,
Et voulant désormais vivre en sa dépendance.
Thalestris eût voulu laisser notre héros,
Heureux et triomphant jouir de ses travaux ;
Mais le plaisir est double alors qu'on le partage.
Alexandre amoureux l'estime et la ménage.
Sans elle son triomphe eût-il été si beau ?
Eût-il offert au monde un spectacle nouveau ?
Mais lorsque de la paix on croit goûter les charmes,
On voit autour de soi revivre les alarmes.
On apprend que des bords du Gange et de l'Indus,
Arrive incessamment le terrible Porus.
Ces nombreux bataillons dessèchent les rivières.
Ces soldats aguerris sont des troupes entières,
Il vient pour relever l'honneur de son pays,
Et le Grec compte encor de cruels ennemis.

Thalestris l'apprenant s'occupe de la gloire,
Veut avec son amant partager la victoire.
Sans attendre plus tard, le Macédonien
Rassure ses guerriers, et son noble maintien,
Dans tous les vaillans cœurs rappelle l'assurance,
Et de nouveaux lauriers seront sa récompense.
Cependant le héros qui brave les dangers,
Veut bien offrir la paix à ses fiers étrangers.
Quand Porus irrité, prétendant se défendre,
A son rival heureux refuse de se rendre.
Il songe à son pouvoir, compte ses éléphans,
Et croit tous ses sujets des héros triomphans.
L'on s'avance à l'envi, l'on traverse les plaines,
Les fleuves, les forêts, les recherches sont vaines,
Enfin on s'apperçoit : le Macédonien
Indigné, reconnaît la force de l'Indien.
Bientôt hors de son camp s'avance sa phalange,
Thalestris la suivait, prodiguant la louange.
Le poste en ce moment, loin d'être avantageux,
N'offrait aux combattans qu'un pas fort dangereux.
Des ondes en courroux la perfide apparence,
Laissait à l'autre bord le Grec sans espérance.
Là se roulaient les flots comme ceux d'un torrent,
L'on découvrait des rocs au milieu du courant.
Enfin lorsque les Grecs veulent franchir les ondes,
Plusieurs sont engloutis sous leurs lames profondes.
Accablés par les traits que lancent les Indiens,
Entraînés par les flots, succombent aux destins.
Porus énorgueilli de ce succès frivole,
De ces nombreux soldats est devenu l'idole.

« Les Grecs vont trouver dans ces affreux climats
» L'esclavage ou la honte, ou le cruel trépas.
» Tu seras donc vengé, monarque de l'Asie !
» Porus est devenu l'appui de sa patrie.
Tous les jours dans leurs camps de nouvelles fureurs,
Le bruit des flots voisins répond à leurs clameurs ;
Redit par les échos, dans ce détroit sauvage,
D'une defaite, hélas, semble être le présage.

NOTES DU HUITIÈME CHANT.

(*a*) Le malheur de Darius ne peut se comparer qu'à celui du dernier *roi de la troisième* race.

(*b*) L'histoire de Thalestris est mise ici dans son jour, sans être placée à son époque. Salomon, par sa réputation, sut attirer la reine de Saba dans sa cour. Alexandre est le second souverain de l'Asie à qui une reine fit le même honneur.

NEUVIÈME CHANT ET DERNIER.

ARGUMENT.

Taxile se soumet à Alexandre. Porus est défait. Clémence du prince Grec. Son entrée triomphante à Babilone, où il rétablit le culte des grands hommes.

Taxile était neveu du célèbre Porus,
Mais voyant renverser le trône de Cyrus,
Sagement il a cru que toute résistance,
Ne sert qu'à croître encor du vainqueur l'assurance.
Il présente au héros la branche d'olivier,
Elle doit couronner le plus fameux guerrier.
» Prince, dit Alexandre, en le voyant paraître,
» Vous me reconnaissez, je cesse d'être maître.
» Je ne suis pas venu ravager ces pays,
» Un monarque allié devient de mes amis.
» Près de vous je remplis ma haute destinée;
» Mon ame à tout ravir ne s'est pas obstinée.
» Le courage est-il fait pour cette ambition?
» Qui de tout asservir montre la passion.
» Assurez vos sujets qu'il est un avantage
» A reconnaître un roi par un sincère hommage.

» Ils jouiront en paix de leur culte et leurs lois,
» La liberté, les arts, voilà quels sont leurs droits.
» J'abandonne leur sort aux lois de la sagesse,
» Qui d'un cœur généreux se rendit la maîtresse.
» Et tandis que Porus rempli d'un sot orgueil,
» Va remplir ses états de regrets et de deuil,
» Les vôtres fleuriront au sein de l'abondance,
» Ne feront avec nous qu'une unique puissance.
» Nous allons commander à ce vaste univers;
» Il va nous obéir et sans porter des fers.
» Pour soumettre Porus je ne veux pas vos armes,
» Ah! sa présence ici me cause peu d'alarmes!
» Il croit être bien sûr avec ses éléphans,
» Les Macédoniens ne sont plus des enfans.
» Restez dans votre camp, à la dixième aurore,
» Vous le verrez vaincu; l'orgueil qui le dévore,
» Par des efforts puissans en un jour abattu,
» Connaîtra, mais trop tard, le prix de la vertu.
» Il pourra conserver ses droits à mon estime;
» Mais pour mon amitié, prince trop magnanime,
» Elle est toute à celui qui de ma nation,
» Sut si bien respecter la réputation.
Il dit, et de son front ôtant son diadême,
Sur celui de Taxile, il le plaça lui-même.
Les Persans étonnés, et les Grecs satisfaits,
Le reconnaissent tous à de si nobles traits.
On passe la journée à célébrer la fête,
Où sans verser de sang on fit une conquête.
Le lendemain le roi de ses projets nouveaux,
Voulant instruire à fond les meilleurs généraux,

Assemble le conseil ; c'est le brave Antigène,
Léonate et Tauron, l'invincible Abigène,
Perdicas, Ptolémé, le brave Ephestion,
Et le vaillant Attale et l'immortel Cœnon.
« Ici puisque le Tigre oppose sa barrière,
» Que je suis arrêté dans ma noble carrière,
» Amis, vous concevez que l'ennemi commun
» Pourrait bien profiter d'un moment opportun.
» Il faut malgré ses soins tromper sa diligence,
» Et tirer quelque fruit de notre expérience.
» Attale, sur ces bords me représentera,
» Par une fausse attaque il me secondera.
» Porus sera trompé ; la leçon de sagesse
» Est quelquefois utile à l'austère vieillesse.
» Il est non loin d'ici, près de limpides eaux,
» Une île que le Tigre entoure de ses flots ;
» Un petit bois épais, de son heureux feuillage,
» La couvre toute entière, et c'est un avantage.
» Là nos soldats cachés pourront jetter un pont,
» Et puis sur l'autre bord se présenter de front.
» Quand l'ennemi verra l'attaque meurtrière,
» Et qu'il ressentira l'effet de ma colère,
» Que nous saurons bientôt ses desseins confondus,
» Tous ses soldats défaits, ses bataillons rompus !
Le conseil plaît à tous. Alors on voit Attale
Prendre l'habit du roi, plus la toque royale,
Il paraît entouré de ses gardes fidels,
Qu'un même zèle anime en bravant les rébels.
Porus à l'autre bord déçu par l'apparence,

Croit le roi seulement occupé de défense,
Ses soldats, de bien loin, vont lançant quelques traits,
Qui perdus dans les airs, n'obtiennent point d'effets;
De leurs cris retentit l'écho de ce rivage.
Ainsi l'on voit dans l'air l'impétueux orage,
Charié par les vents, obscurcir l'horison;
On voit briller l'éclair dans la confusion,
Tout-à-coup on entend éclater le tonnerre,
Et son bruit effrayant a fait trembler la terre.
Pendant près de trois jours le Macédonien
Ne change pas d'attaque, observe son maintien.
Enfin l'on a passé le fleuve et son rivage,
Notre îlot bien couvert a servi de passage.
Qu'on peigne de Porus le long étonnement;
La phalange s'avance et s'étend gravement:
Ephestion la suit, et sa cavalerie,
De nombreux escadrons a rempli la prairie.
Puis la trompette sonne, elle appelle aux combats;
Dans un instant Porus va perdre ses états:
Il fait front à l'orage et range avec adresse
Ses plus vaillans archers, comptant sur leur souplesse;
Puis mettant derrière eux cent de ses éléphans,
L'infanterie avance en prolongeant ses rangs,
S'imaginant d'abord que la troupe nombreuse
Entourerait les Grecs et serait très-heureuse.
Jupiter en courroux s'élève contre lui,
Et le ciel irrité refuse son appui.

Une pluie abondante, avec temps de tempête,
Fond sur les bataillons et dévance la fête.
Les Thraces en chargeant ont su fixer le sort,
Et Porus est défait dès le premier abord.
On frappe ses archers, et la troupe légère
Se dissipe à l'instant comme de la poussière.
Mais la terre est déjà couverte de torrens,
Elle est lourde et pesante aux pieds des éléphans.
On accable de traits l'animal et son guide :
Il se défend en vain, le javelot perfide
Pénètre sous sa peau, le baigne dans son sang ;
Il succombe et gémit, abandonne son rang.
Alexandre, à l'endroit où l'onde mugissante
A moins de profondeur, paraît moins menaçante,
A traversé le Tigre, et Porus consterné,
Pris en flanc par les Grecs est lui-même entouré.
On se bat corps à corps, à l'épée, à la lance,
Le succès partagé, la fortune balance.
Tantôt le vieux Porus à l'œil éteincelant,
La rage dans le cœur, et toujours menaçant,
Renverse devant lui de nombreuses cohortes,
Tantôt est repoussé par des troupes plus fortes.
Ainsi dedans les champs l'indomptable taureau,
Dispute la genisse à son rival nouveau ;
Quand il frappe du pied, qu'il agite sa tête,
On le croit le vainqueur, maître de la conquête :
Mais bientôt succombant à de vaillans efforts,
Il paraît épuisé par ses propres transports.
Tout couvert de sueurs une rougeâtre écume,
En sortant de sa bouche est un feu qui s'allume ;

Il tombe en se roulant, les timides bergers
S'approchent pour le voir et bravent les dangers.
C'en est fait de Porus, et sa troupe captive
Est déjà ramenée à bord de l'autre rive.
Avec cent cavaliers, la belle Thalestris
A poursuivi Porus, on l'amène, il est pris.
Quand on le conduisit au terrible Alexandre,
Il avait encor l'air de vouloir se défendre.
Comment, lui dit le Grec, veux-tu te voir traiter?
O toi qui si long-temps osa me résister?...
... En roi, reprit Porus, j'essayai ma puissance,
Avant de reconnaître à qui l'obéissance.
« Puisque tu le connais, je te rends tes états,
» Et puisse la leçon servir aux potentats.
» Retourne en ton pays, comme roi que j'honore,
» Rends tes sujets heureux; que les Dieux que j'adore
» Soient ici les garans d'un auguste traité:
» Par fois mon nom de roi doit être respecté.
Porus est étonné de la grande indulgence
Dont vient d'user le Grec; surpris de sa clémence,
Il partit tout confus, et consacra ses jours
A gouverner en paix, sans user de détours.
Pour mon héros vainqueur, favori de Bellone,
Il dut dès-lors songer à prendre Babilone.
Mazéon à son nom s'en était emparé,
Et pour le recevoir il s'était préparé.
Mais avant de jouir du prix de la victoire,
Alexandre voulut avoir une autre gloire.
Et le mage et le bonze, à leur religion

Voulaient tout asservir par superstition.
L'un adorait le feu et l'autre le grand homme,
Et Bélus et Nemrod, et Ninus qu'on renomme.
Alexandre voulut entendre les partis,
Et que tout à son ordre en ce jour soit soumis.
On peut bien disputer lorsqu'on a l'assurance
De faire triompher une heureuse science;
Mais lorsque les esprits remplis de préjugés,
A soutenir l'erreur sont par-tout engagés,
Près de la vérité rassemblez un nuage,
Qui dérobe aux regards ce qu'on lui rend d'hommage.
Admirer ses beautés, c'est les scandaliser,
Le mensonge a seul droit de se faire encenser.
En ce jour Alexandre a consulté Bérose,
Le savant accueilli dit alors ce qu'il ose.
« Oui, seigneur, je voudrais que du Dieu d'Israël,
» On établît par-tout le culte solennel.
» Mais vous voyez ici que chacun d'eux s'obstine
» A défendre les Dieux que bons il imagine.
» Avec la vérité je me trouve d'accord,
» La protéger, seigneur, est de votre ressort.
» Profitez de l'erreur en politique habile,
» Pour sortir de ce pas qui parait difficile;
» Puisque vous savez bien qu'on ne peut décemment
» Faire une déité du premier élément;
» Que Bélus en ces lieux a porté la couronne,
» Mais qu'il n'a près de vous rien qui nous étonne.
» Grand prince, tous ces Dieux sont pour les ignorans,

» C'est en les méprisant qu'il sont moins imposans.
» Convaincu par ces mots, Alexandre prononce
» Qu'il ne veut à ces Dieux que personne renonce.
» Qu'on peut à tout moment rencontrer le meilleur,
» Mais qu'il n'est pas chargé de le mettre en honneur.
Ainsi des deux partis confondant la sagesse,
Il les laisse en suspens avec délicatesse.
Chacun alors se crut heureux et triomphant,
Il séduisit les cœurs en ne leur résistant.
Bientôt de Mazéon l'on vit dans la prairie,
S'avancer gravement soldats, cavalerie;
Lui-même est à la tête, il se présente au roi:
Il vient le reconnaître, il veut suivre sa loi.
Il avait près de lui l'inflexible Satrappe,
Des mains de qui jamais nul scélérat n'échappe.
C'était le gouverneur que l'on nomme Artabas,
Dont Bessus vainement a voulu le trépas.
Il porte dans ses mains les clefs de Babilone,
Voilà, dit-il, grand roi, ce qu'un sujet te donne,
« Fidèle à Darius, je l'ai servi long-temps,
» Il a fait son malheur, il faut céder au temps.
» Tu règnes aujourd'hui, je me soumets d'avance
» A ce qu'a fait pour toi l'auguste providence.
» Je ne demande rien, j'ai rempli mon devoir;
» Rends les Persans heureux, c'est là tout mon espoir;
» Je suis accablé d'ans, ma pénible vieillesse
» A connu les revers, les malheurs, la faiblesse.
» Mais, quoique courtisan, je ne suis pas flatteur,

» Pratiquer la vertu, voilà tout mon bonheur.
» Je connais, dit le Grec, les droits de ta naissance,
» Je saurai mettre un prix à ton obéissance;
» J'accepte ton présent, il est digne de moi,
» Remplaçant Darius, je veux être ton roi.
» Trop heureux... ! si ce prince..... En ce moment ces larmes,
A ce qu'il prononçait ajoutant quelques charmes,
Suspendent son discours, il embrasse Artabas,
L'illustre Mazéon, le vaillant Férolas.
« Prenez place, dit-il, avec mes capitaines,
» Nous nous sommes connus au milieu de ces plaines.
Alors tous les soldats témoins de l'entretien,
Reconnaissent le roi pour un homme de bien,
Entonnent à l'envi le chant de la victoire :
Quel mortel eut jamais une plus grande gloire !
Les vainqueurs, les vaincus, oubliant tous leurs maux,
Semblent tous animés de sentimens nouveaux.
Les vaincus en ce jour partagent la conquête,
Les vainqueurs auprès d'eux oubliant leur défaite,
Voyent avec plaisir que de vieux ennemis
Gagnés par la douceur, sont de nouveaux amis.
On s'empresse à l'instant, et chacun d'eux prépare
Au nouveau souverain un triomphe assez rare.
Muse raconte-nous ce qu'il eut d'éclatant,
Rassemble tous les traits, et d'un ton imposant
A nos neveux retrace un moment si sublime,
Mais craint que du héros la grandeur ne t'opprime.
Ménage tes couleurs ainsi que tes pinceaux,
Offrant à tous les yeux de si piquans tableaux.

CONCLUSION.

Déjà l'astre du jour commence sa carrière,
Et répand à grands flots des torrens de lumière :
Il s'élève un grand bruit qui va toujours croissant,
Un affreux tourbillon s'avance menaçant.
Sors d'un profond sommeil, illustre Babilone,
Entr'ouvre tes remparts aux enfans de Bellone,
Et vois avec éclat arriver un grand roi,
De qui tous les humains vont recevoir la loi.
Jadis Sémiramis éleva tes murailles,
Et soutint ta grandeur en gagnant des batailles.
Aujourd'hui dans tes murs les fiers Européens
Accourent conserver l'ouvrage de tes mains.
Bagophanes restait, tenant la citadelle
Qu'il gouvernait encor. Apprenant la nouvelle,
Il va suivre par-tout le brave Mazéon,
Sachant qu'il faut ici céder à la raison.
Mais voyons Alexandre et son nombreux cortège,
Le descendant d'Alcide et que Jupin protège.
On comptait en avant les frondeurs, les archers,
De trompettes un grouppe, avec des cavaliers;
Suivaient assez près d'eux Artabas le sévère,
Mazéon, Iphicrate, et d'autres gens de guerre.
Puis on comptait six chars de savans Caldéens
Astronomes fameux et prophètes divins.
Un grouppe de tambours, suivi d'une musique,
De flûtes, de clairons, une harmonie unique.
Puis après des soldats, Thraces, Péoniens,

Persans,

Persans, Egyptiens et Macédoniens.
Douze chars les suivaient portant des chœurs de mages;
A Mitra, le grand Dieu, rendant tous leurs hommages.
Puis dans un palanquin et sur un éléphant,
La belle Thalestris est d'un air triomphant;
Ayant à ces côtés, bien plus qu'une Amazone,
La garde qu'en ce jour, son noble époux lui donne.
Sur son front on voyait briller les diamans,
Le rubis, la topaze avec eux se mêlans.
Sa robe était tout d'or, son manteau bleu céleste,
De perles tout rempli, qui peut peindre le reste?
Sa ceinture d'argent et partout parsemé.
D'émeraudes en fleurs. Cet objet tant aimé,
Semblait le disputer au Dieu de la lumière;
Un astre rayonnant sur la terre étrangère:
De ses mains s'élevait le sceptre des grands rois,
Ses yeux pleins de douceur usurpaient d'autres droits.
Quand on la voit passer on admire, on s'étonne,
Jamais rien de si beau... ne fut à Babilone.
Cent jeunes gens suivaient avec des instruments,
Et l'air retentissait de leurs cris, de leurs chants.
Sur un char de triomphe on voyait Alexandre,
Ayant à ses côtés, et Philippe et Therpandre,
Puis tous les généraux, l'heureux Parménion,
Et sur un cheval blanc, le vieux roi de Sidon.
Ils entrent: Babilone était dans l'allégresse,
Etalant à leurs yeux une grand richesse.

On ne voit pas la fin des plus touchans honneurs;
Il semble au-devant d'eux que vont voler les cœurs.
Des autels en argent où l'encens se consume,
Des lampions ardens, des flambeaux de bitume.
L'air retentit au loin de sublimes concerts,
Chacun les complimente en des discours diserts.
On touche enfin le pont qui traverse l'Euphrate,
Ouvrage merveilleux que construisit Phradate.
Puis l'on voit ces jardins presque miraculeux,
Qui suspendus en l'air, vont atteindre les cieux.
Plus loin on voit la tour que construisit l'audace,
Et qui d'un Dieu jaloux crut braver la menace.
Souvenirs superflus, souvenirs effacés,
Hélas ces monumens et leur tems sont passés.
L'œil en vain de nos jours recherche Babilone,
Cette ville aujourd'hui n'a rien qui nous étonne,
C'est un repaire affreux de serpens, de hiboux,
Un séjour plein d'horreur et qui n'est rien pour nous.
Revenons au héros tout rayonnant de gloire,
Couronné justement des mains de la victoire.
Il arrive à la fin au palais de Bélus,
Et non loin du tombeau du malheureux Ninus.
On avait préparé des repas magnifiques,
Dans les plus grands salons, sous de vastes portiques,
Mon héros couronné dans les bras de l'amour,
Vit couler doucement et la nuit et le jour.
Les soldats dans ces murs trouvent peu de cruelles,

On oubliait par-tout des haines éternelles.
L'homme est fait pour jouir, après tant de rigueurs,
Le guerrier prend plaisir à tarir tous les pleurs,
Et malgré les efforts de l'austère rudesse,
Il aime à s'endormir au sein de la molesse.
De Ninus cependant visitons le tombeau;
Alexandre y descend éclairé du flambeau.
Bérose est avec lui, des lampes sépulcrales
En éclairent l'enceinte et les vastes dédales.
Bérose lit alors les écrits Caldéens,
Qui rapportent les faits de ces siècles anciens.
Sur un marbre poli, qui doit être la tombe
Où l'on distingue encor le nom et l'hécatombe,
On lisait ces mots-ci : « Je suis le roi Ninus,
» Chéri de ses sujets pour des bienfaits connus.
» Que personne ici-bas ne profane sa cendre,
» Mortels, c'est un respect que vous devez lui rendre.
» Pour être plus heureux apprenez à jouir;
» Rien n'est plus dangereux que l'abus du plaisir.
De ce grand souverain la gloire et la naissance,
Et les exploits fameux, ainsi que la puissance,
Tout dans l'humble poussière à la fin est réduit.
L'éloge d'un héros est un simple déduit;
Mais c'est assez parler, reprenons Alexandre,
Son histoire en mes vers ne peut se faire entendre:
Sa fortune effraya tous ses contemporains;
Bornons-nous à ces mots de nos livres divins.
La terre épouvantée se tut en sa présence,
Et sentant la leçon a gardé le silence.

Après tous ses travaux, il trouve enfin la mort,
Et son bras tout puissant n'arrêta pas le sort.
C'est au seul philosophe à faire sa censure,
Je n'ajouterai rien à la sainte écriture.
Pourtant pour l'avouer, parmi tous les héros,
Peu le surpasseront, peu lui seront égaux;
Je le sais de César on vante le courage,
Mais il fut rejeté des hommes de son âge,
Il périt sous le fer du plus vil assassin, (a)
Et c'est à mon avis un malheureux destin.

NOTE DU NEUVIÈME CHANT.

(a) Junius-Brutus était, à ce qu'on prétend, fils de César.

FIN.

ERRATA.

Premier chant.

Page 9, ligne 20, *lisez*, pour régler le destin.
Page 13, ligne 15, *lisez*, encor dans son enfance.
Page 15, ligne 18, *lisez*, la funeste aventure.
Page 17, ligne 1, *lisez*, tous en poussent des cris.

Deuxième chant.

Page 29, ligne 3, *lisez*, on a déjà construit.

Troisième chant.

Page 44, ligne 6, *lisez*, c'est un exemple enfin.
Id. dernière l. *lisez*, se rendre encor plus fort.
Page 44, ligne 12, *lisez*, as-tu donné mis le comble.
Page 78, à la note *m*, *lisez*, *nutu delere potest.*
Page 87, ligne 27, *lisez*, accourcir la carrière.
Page 111, ligne 8, *lisez*, ils allaient tout, etc.

VERS OMIS.

P. 22. Tyr, que je protégeais, que je voulais sauver,
Tyr que ma prévoyance aurait dû conserver.

P. 26. Prenez de ces beaux fruits, acceptez cette orange,
Que des tristes soucis, la douce paix vous venge.

P. 32. Ce soleil est charmant, il semble Phébus même,
Je souhaite ce prix au seul ami que j'aime.

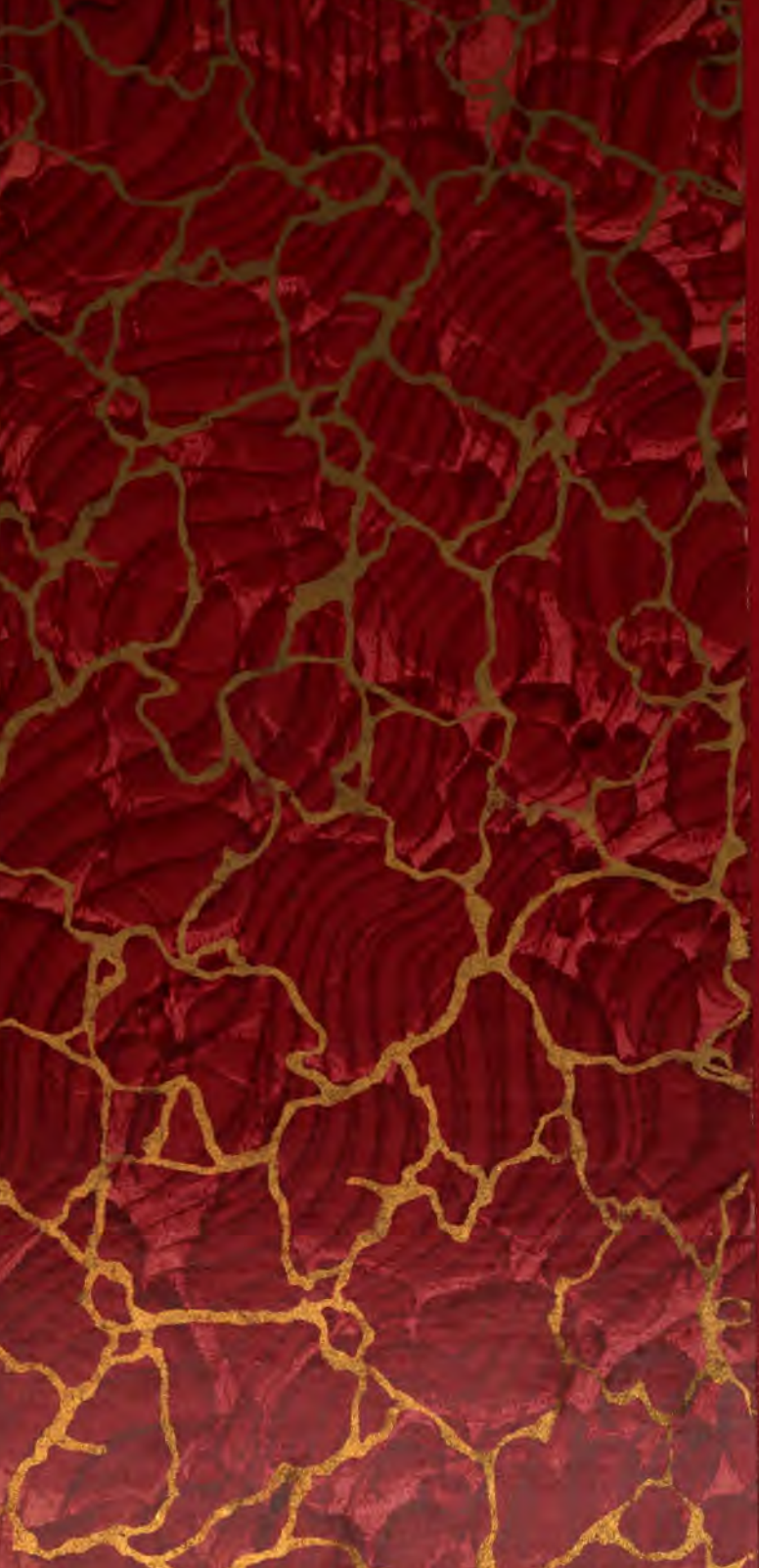
Idem. Vous voyez dans les airs s'étendre la lueur
De l'astre lumineux dont on sait la blancheur.

P. 44. Encor tout éclatant des rayons de sa gloire,
Le voit à ses genoux pour prix de sa victoire.

P. 46. Ils ont perdu la voie, et par-tout dispersée,
La meute criaillant est comme délaissée.

P. 47. Son œil éteincelant, et la gueule béante,
Qui pourrait échapper à sa dent dévorante?

P. 60. Comment il peut des Grecs surprendre la prudence,
Tromper un général comptant sur sa vaillance.

TAYLOR INST. - OXFORD

67 03526